



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. II B. 837







à joindre au carton sur Pétrone. G.

42.00

B.

6099. 2. 168 7502

L E S D E U X  
M A T R O N E S,  
O U  
L E S I N F I D É L I T É S  
D É M A S Q U É E S.

---

---

P R E M I E R E P A R T I E.

---

---

Vet. Fr. II B. 837

51  
52

✓

1

1900

1901

LES DEUX  
**MATRONES**  
OU  
**LES INFIDÉLITÉS**  
DÉMASQUÉES.

OUVRAGE POSTHUME

DE M. FRERON,

*Enrichi de Notes curieuses & intéressantes ;  
avec figures.*

PREMIERE PARTIE.

---

*Prix, 3 livres 12 sols broché.*

---



A PARIS ;  
AU TEMPLE DE LA VÉRITÉ.

---

M. DCC. LXXVI.





---

---

# A V I S

*D E L'É D I T E U R.*

**L**A satyre de Pétrone contre les femmes est un de ces morceaux dont la délicatesse décide notre admiration pour les Ouvrages des Anciens. L'heureux choix des situations & des pensées , la richesse de l'invention , les circonstances adroitement ménagées , l'intrigue finement amenée & soutenue avec art d'un bout à l'autre , ont fait de la Matrone d'Éphèse un chef-d'œuvre de goût , d'imagination & d'élo-

quence. Ce conte a été traduit en plusieurs langues , & a dû perdre par-là une partie des graces qui font dans l'original.

NOUS n'en avons d'autre traduction en François que celle qui fut faite par un bel esprit du siècle passé ; traduction d'un style rempli d'agrémens à la vérité , mais dont les expressions ont vieilli & blefferoient infailliblement l'oreille de nos doucereux petits-mâtres. Un célèbre Aristarque connu par l'exactitude & la justesse de sa critique , faisoit ses délices de cet Ouvrage. Charmé des beautés qu'il y trouvoit , il s'étoit proposé d'en donner une

v

nouvelle Édition moins rude & plus correcte ; mais la mort vient de l'enlever à la littérature & à ses ennemis. Nous nous sommes empressés de recouvrer son manuscrit , persuadés que nous rendrions un service important au Public, & qu'il nous sauroit gré de nos soins.

LES notes qui l'accompagnent le rendent infiniment précieux & y répandent le plus vif intérêt. Ce sont des réflexions analogues aux sentimens de l'Auteur, ou qui en développent toute la finesse. Quelquefois on y remarque la critique la plus judi-

vj

cieuse à côté des citations savantes & profondes qui enchérissent sur l'Ouvrage même.

POUR suivre entièrement le projet du Traducteur , nous avons joint à la Matrone d'Éphèse un conte chinois qu'il avoit aussi traduit du Pere Duhalde , & inféré , il y a plusieurs années , dans son Journal étranger. Le mérite de celui-ci n'est point éclipsé parce qu'on a relevé de l'autre. Ils ont d'intimes rapports entr'eux : c'est le même fond du tableau , même coloris. Les circonstances sont peut-être encore plus heureuses dans Thouang - Tse que

dans la satire de Pétrone : il y a plus de beautés de détail ; le dénouement y paroîtra aux connoisseurs mieux concerté & plus ingénieusement conduit. La Veuve Ephésienne n'est qu'inconstante, ou si l'on veut infidelle aux manes de son Epoux par la nécessité d'un événement imprévu ; mais la Veuve Chinoise va plus loin : elle ajoute à la légéreté de son sexe des sentimens de férocité qui lui furent toujours étrangers. C'est elle qui précipite sa défaite , qui va au devant de son vainqueur , & qui le force à devenir le complice de son parjure.

NOUS n'entendons point du reste nous déchaîner contre un sexe aussi aimable qu'il est inconséquent. Toujours l'objet de nos déclamations & en même-temps de nos adorations , nous sommes cet amant dont parle Ovide , qui crie sans cesse contre sa maîtresse & qui ne peut vivre sans elle.

*Nec tecum possum vivere , nec sine te.*

Les femmes se consolent aisément des sarcasmes & des brocards qu'évapore contr'elles la bile de quelques Philosophes chagrins , par l'hommage public des hommes galans & polis. La

fatyre de Boileau est dans la bouche de tout le monde : les femmes n'ont pas pour cela rien perdu de leur empire. Du temps de Simonide , ce Poëte , ami des Dieux & l'ennemi mortel du beau sexe ; dans le siècle même de Juvenal qui distilla sur lui tout le fiel de sa plume , il fut toujours au dessus de la calomnie , & l'on vit les Philosophes les plus distingués venir déposer à ses pieds l'orgueil de leur sagesse & les vaines maximes de leur morale. Aspasia donna longtemps des chaînes au vertueux Socrate ; la fameuse Laïs huma-



x

nifa plusieurs hommes célèbres de son siècle , & les ours du nôtre , quoi qu'ils disent , ne résistent guère aux charmes d'un joli minois. Il en faut si peu pour détraquer la cervelle la plus méthodique & la plus remplie d'apophthegmes. Le sage aime à se dérider de temps en temps , & comme a dit un de nos Poëtes :

Un bon quart d'heure de folie  
Vaut plus qu'un siècle de raison.





*LES DEUX*  
**MATRONES,**  
*OU*  
**LES INFIDÉLITÉS**  
*DÉMASQUÉES.*

**C**E n'est pas la perte d'un mari qui inquiète une jeune femme, c'est la crainte de vivre sans époux qui l'alarme. Le veuvage est alors une idée qu'on ne peut soutenir sans horreur, & la mort de celui qu'elle regrette est bien plutôt le prétexte que la véritable cause de ses larmes. Qu'un homme officieux se présente pour les sécher, ce tendre Consolateur verra bientôt rallumer pour lui le flambeau de l'hymen, qui vient à peine

de s'éteindre. Témoin l'histoire de la Matrone d'Éphèse.

Il y avoit , dit Pétrone , dans la ville d'Éphèse une Dame dont toute la Grèce admiroit la vertu comme la beauté. Le Ciel lui avoit donné un époux digne d'elle : ils s'aimoient , & cet amour les rendoit heureux. Mais leur bonheur ne fut pas de longue durée , & la mort de cet époux suspendit le cours d'une félicité que tout le monde regardoit avec envie.

La douleur qu'elle ressentit de cette perte , fut aussi vive , que les marques en furent extraordinaires. Elle ne se contenta pas d'assister , selon l'usage , à la pompe funèbre de son mari ; on la vit fondant en larmes , s'arracher les cheveux , déchirer ses habits , & exciter dans l'ame de ceux qui accompagnoient le convoi , la pitié la plus attendrissante (a). Elle voulut encore faire embau-

---

(a) Il faut se méfier des larmes d'une femme : elles an-

( 3 )

mer le corps du défunt , le mettre dans un cercueil , & comme si la mort n'avoit pas eu le pouvoir de les séparer ; elle s'enferma avec lui dans le tombeau , déterminée à pleurer nuit & jour , & à ne plus quitter les restes inanimés de son époux (a).

---

noncent toujours une douleur légère , ou plutôt ce sont des grimaces qu'autorise la Coutume. Une femme veut se rendre recommandable par sa sensibilité , & à la faveur de la tendresse qu'elle témoigne pour le défunt , faire naître dans le cœur d'un autre le désir de le remplacer.

(a) C'est ainsi qu'en usoient les femmes Indiennes. Ou elles se jetoient dans le bucher destiné à brûler le corps de leur mari , ou bien elles s'enfermoient dans la même tombe. C'étoit pour elles un triomphe , & on les voyoit courir à la mort avec une gayeté , un courage qui les rendoit admirables.

Artemise , femme de Mausole , Roi de Carie , fit construire un superbe tombeau pour son mari , & s'y enferma ensuite avec lui pour y mourir.

Aria , femme de Pœtus , ne voulut point survivre à son époux condamné à mort , & pour lui donner l'exemple du courage , elle commença par se percer le sein , & lui remit ensuite le poignard dont elle s'étoit servi. Exemples de fidélité conjugale d'autant plus recommandables , qu'ils sont rares. Car , comme dit » Montaigne,

( 4 )

Sa famille & ses amis firent de vains efforts pour l'arracher de ce séjour : l'autorité même des Magistrats fut inutile ,

---

» au chap. des trois bonnes femmes , il n'en est pas à  
» douzaines , commé chacun fait , & notamment aux de-  
» voirs du mariage. . . Les femmes réservent plus com-  
» munément à étaler leurs bons offices , & la véhémence  
» de leur affection envers leurs maris perdus , cherchant  
» au moins lors à donner témoignage de leur bonne vo-  
» lonté. Tardif témoignage & hors de saison : elles prou-  
» vent par là qu'elles ne les aiment que morts. La vie  
» est pleine de combustion , le trépas d'amour & de  
» courtoisie. Comme les Pères cachent l'affection envers  
» leurs enfans , elles volontiers de même , cachent la leur  
» envers leur mari , pour maintenir un honnête respect.  
» Ce mystère n'est pas de mon goût. Elles ont beau s'é-  
» cheveler & s'égratigner : je m'en vais à l'oreille d'une  
» Femme-de-Chambre , d'un Secrétaire : comment étoient-  
» ils , comment ont-ils vécu ensemble ? il me souvient  
» toujours de ce beau mot , *Jactantiùs morerent quæ minùs*  
» *dolent*. Leur rechigner est odieux aux vivans , & vain aux  
» morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie après ,  
» pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de  
» quoi ressusciter de dépit qui m'aura craché au nez pen-  
» dant que j'étois , me vienne frotter les pieds quand je  
» ne suis plus ? Aussi ne regardez pas à ces yeux moites  
» & à cette piteuse voix ; regardez ce port , ce teint &  
» l'embonpoint de ces joues sous ces grands voiles : c'est  
» là qu'elle parle Français. »

&

& n'ayant pu la détourner d'une résolution si cruelle, ils l'abandonnerent à son désespoir. Ainsi cette Dame devint mille fois plus célèbre par l'excès de sa douleur qu'elle ne l'avoit été jusques-là par l'éclat de sa vertu, & par les charmes de sa beauté.

Elle avoit déjà passé deux jours sans prendre aucune nourriture, (a) n'ayant pour toute compagnie qu'une femme affectionnée qui partageoit les larmes de sa maîtresse, & qui prenoit le soin d'entretenir la lumière qui les éclairoit dans l'obscurité de ce sépulcre. On ne parloit d'autre chose dans la ville d'Ephèse, & chacun bénissant la mémoire de son ma-

---

(a) Certains peuples de l'Orient ont conservé la coutume d'enterrer les femmes vivantes dans la tombe du mari; mais on leur permet d'y porter quelques provisions, comme du pain & de l'eau. Cette précaution tient plus de la barbarie que de l'humanité. La vie que l'on traîne & que l'on prolonge par ce moyen dans ces caveaux, est une mort continuelle dont le spectacle se renouvelle à chaque instant. C'est un vautour qui se nourrit sans cesse de sa douleur.

( 6 )

fi , la propoſoit à ſa femme comme un modèle d'amour & de fidélité conjugale. ( a )

Dans ce même temps le Gouverneur de la Province avoit fait pendre quelques voleurs tout auprès du lieu où la vertueuſe Dame ſe conſumoit en regret ſur le cercueil de ſon époux. Le Soldat prépoſé pour les garder pendant la nuit , afin qu'ils ne fuſſent enlevés , apperçut la lumière qui s'échappoit du tombeau ,

---

( a ) *Rara avis in terris !* C'eſt un Phénix qu'une femme fidelle. Montaigne en a connu cependant trois , & Boileau en comptoit un pareil nombre. *Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois nommer.* Il le diſoit ainſi ſans conféquence : il n'auroit pas juré. Pénélope ne réſiſta que parce que ſes amans ne ſ'entendoient pas , & leurs diviſions firent ſeules toute ſa vertu. S'il n'y en avoit eu qu'un , aſſurément ſa conſtance en auroit triomphé.

*Penelopem ipſam , perſtes modò tempore vinces ,  
Capta vides ſerò pergama , capta tamen.*

Lucrece , que l'ancienne Rome a tant célébrée , ne ſe tua qu'après avoir ſuccombé à ſa foibleſſe. Il eut été plus ſage de la prévenir : mais elle ne mourut que pour ſe dérober à la honte.

( 7 )

il crut entendre en même-temps les plaintes d'une personne affligée : & soit par curiosité , soit par humanité , il s'avança , & entendant redoubler les mêmes plaintes , il descendit enfin dans le sépulcre pour s'éclaircir de la vérité.

Au bruit qu'il fit en entrant , cette Dame défolée , dont les yeux étoient collés sur le cadavre de son époux , ne pût s'empêcher de les tourner vers cet inconnu. Si malgré sa douleur , elle fut surprise de le voir , le Soldat ne fut pas moins étonné d'un spectacle si lugubre ; & ses yeux trompés avoient peine à ne pas croire que ce fût une illusion ; & tous ces corps qu'il voyoit , autant de Fantômes.

A son étonnement , succéda néanmoins bientôt la compassion (a). Les

---

(a) On s'intéresse volontiers au sort d'une jolie femme : Les larmes de la beauté sur-tout nous remuent vivement : tant il est vrai qu'elle nous séduit toujours , parce qu'elle a de plus perfide ! *Lacrymisne crede puella.*



plaintes de l'Éphésienne lui firent enfin comprendre le sujet de son affliction. Il remarqua sur le visage abattu de la Dame, des charmes que la douleur n'avoit point encore entièrement flétris ; & comme l'amour s'insinue aisément dans les cœurs par la pitié (a), il la plaignit, & l'aima presque en un moment. Et pour conserver ce qu'il aimoit, il fut chercher quelque nourriture qu'il porta aussitôt dans le tombeau.

Alors, il n'oublia rien pour appaiser sa douleur, & la détourner de sa résolution. Il lui dit que la mort étoit le terme de tous les hommes (b) ; que c'é-

---

(a) Le pas en effet est glissant. Les ames sensibles ne le sont jamais à demi : le malheureux intéressant, le cœur s'attendrit ; & disposé alors à recevoir toutes les impressions, il est bien mal aisé de voir pleurer deux beaux yeux, sans désirer en même-temps d'en essuyer les larmes.

(b) *Omnibus una manet nox.* Cette pensée est moins triste pour une femme, & plus supportable que la vieillesse de son mari. Un mari meurt : on s'en console dans les bras d'un autre ; on s'étoit déjà bien apperçu qu'il n'étoit

( 9 )

toit un destin inévitable qu'il falloit prévoir sans murmure , & soutenir avec courage , que tous les regrets qu'on donnoit aux morts étoient inutiles. Il se servit de toutes les raisons qu'on emploie d'ordinaire pour adoucir de pareilles afflictions. Mais la Dame , au lieu d'écouter le Consolateur , redoubloit de gémissemens , se meurtrissoit le sein avec une nouvelle fureur , & s'arrachoit les cheveux qu'elle jetoit sur le corps de son cher époux , comme de nouveaux

---

pas immortel ! d'ailleurs , comme a dit un de nos Poëtes ,

Le plaisir le plus grand qu'on trouve au mariage ;  
Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage.

mais un mari vieux ! quel être fâcheux & incommode pour une femme ! Dans ce siècle pervers on ne rajeunit plus , & on ne voit guères de Tithon parfumer de roses du printemps la couche de l'infatiable Aurore.

*Frigidus in venerem senior , frustra que Laborem ,  
Ingratum trahit. . . . .*

VIRG.

B 3

sacrifices de sa tendresse & de son désespoir (a).

Le Soldat ne se rebuta point, & persuadé qu'il parviendrait à convaincre plus aisément la Maîtresse par l'exemple de sa Suivante, il essaya de ramener celle-ci par toutes sortes de moyens (b).

(a) Ce redoublement de douleur en annonçoit le terme, & ne pouvoit être de durée. La consolation opéroit: & comme la lumière, qui sur le point de s'éteindre, jete une plus grande clarté, de même l'affliction expirante de la Matrone, faisoit un dernier effort, & n'attendoit plus qu'une nouvelle secousse pour être entièrement persuadée.

(b) C'est là ce que recommande l'élégant Ovide. Une Suivante a beaucoup d'empire sur sa Maîtresse, & l'habitude lui fait mieux connoître les moyens qui font impression sur son esprit. Elle peut rendre de bons offices à un Amant, par le choix des circonstances qu'elle lui indique, & dont elle-même fait usage pour le servir.

*Sed prius ancillam capta nosse puellæ*

*Cura sit : accessus molliet ipsa tuos.*

*Proxima consiliis Dominae sit ut illa videto,*

*Neve parùm tacitis conscia fida jocis.*

*Hanc tu pollicitis, hanc tu corrumpe rogando:*

*Quod petis, ex facili, si volet illa, feres.*

De Arte am. lib. 1.

Comme sa douleur étoit moins forte , & qu'elle n'étoit pas entièrement déterminée à mourir de faim , elle ne pût résister plus long-temps au besoin pressant qu'elle avoit de manger , & à la vue des viandes qui la tentoient encore davantage. Alors elle se laissa gagner , & surmontant un reste de pudeur qu'elle avoit d'être plus foible que sa Maîtresse (a) , elle tendit la main aux secours généreux du Soldat.

Dès qu'elle eut repris quelque vigueur par un peu de nourriture , elle se mit à combattre elle-même la douleur de sa Dame par toutes les raisons que son amitié ou l'envie de sortir de ce lieu si triste purent lui inspirer. Que vous ser-

---

(a) On a raison de dire que la vanité & la fausse gloire font plus de victimes & de martyrs que le sentiment & le patriotisme. Ni la Matrone , ni sa Suivante n'avoient pas bien réfléchi sur les suites de leur folie. Engagées dans un rôle pénible , elles n'osoient plus le quitter ni revenir sur leurs pas. Il falloit soutenir jusqu'au bout ce courage dont elles n'avoient pas prévu le danger.

vira , lui disoit-elle , de finir vos jours dans ce tombeau , & de rendre ici aux dieux une ame qu'ils ne vous demandent point encore ? A quoi bon tous ces coups dont vous vous meurtrissez le corps ? Croyez-vous que votre désespoir, vos larmes & votre excessive douleur changent l'Arrêt de la destinée , & vous rendent celui que vous pleurez ? Détrompez-vous , & puisque vous ne pouvez le rappeler à la vie , vivez du moins vous-même , & prenez un peu de nourriture. Vous faites , il est vrai , une perte sensible ; mais après tout , elle n'est pas irréparable (a) , & pour peu que vous épargnez vos charmes , ils vous procureront bientôt un nouvel époux.

Si celui qui vient de vous être enlevé étoit à votre place , de bonne foi pen-

---

(a) Cette Suivante connoissoit bien l'endroit foible de son sexe. Ce n'est pas par l'apothéose du défunt qu'elle cherche à consoler sa Maîtresse ; mais par l'espoir d'un nouveau mari. C'étoit parler d'or & aller au but.

sez-vous qu'il fût assez sot pour faire toutes ces folies ? On n'a jamais vu d'homme s'enterrer tout vivant après la mort de sa femme. Croyez-moi, défaites-vous d'une foiblesse injurieuse à notre sexe (a), & jouissez des avantages de la lumière que les dieux vous accordent encore. Ce corps que vous arrosez de vos larmes, n'est plus bon qu'à vous apprendre quel est le prix & la briéveté de la vie, & combien vous devez la ménager.

---

(a) Ç'en est une en effet que d'aimer son mari, & qui, dans notre siècle, rendroit une femme ridicule. Ce seroit même une grossièreté dans l'époux que de l'exiger, & qui le rendroit la fable du Public.

*Rusticus est nimum, quem lædit adultera conjux ;*

*Et notos mores non satis urbis habet.*

*Quid tibi formosa si non nisi casta, placebat ?*

*Non possunt ullis ista coire modis.*

*Si sapias, indulge Dominae, vultusque severos.*

*Exue nec rigidi jura tuere viri.*

*Et cole quos dederit : multos dabit uxor amicos*

*Gratia sic minimo magna labore venit.*

OVID. lib. 3. ~~agn.~~ El. 4.

La faim & le désir naturel de se conserver, sont de puissans séducteurs en pareille occasion (a). Les personnes les plus désespérées ont peine à ne pas écouter ceux qui leur conseillent de vivre : il ne faut donc pas trouver étrange que cette femme qui paroissoit si déterminée à mourir, cédât à l'éloquence & à l'exemple de sa Suivante.

Le Soldat officieux voyant qu'il l'avoit convaincue sur une chose qui lui paroissoit si difficile, porta ses désirs plus loin, & comme l'amour nous fait imaginer de la facilité dans tout ce qu'il nous fait désirer, il crut éprouver encore moins de résistance dans la vertu de cette belle affligée, qu'il n'en avoit trouvé dans son désespoir.

(a) La faim n'est donc pas toujours une mauvaise conseillère, & le Poëte n'a pas eu tout-à-fait raison de dire, *male suada fames* ?

Cependant le besoin de vivre, l'indigence, sont la cause de bien de maux. Combien de Pénélope, qu'une dure nécessité a transformées en Laïs ?

*Quid non turpia cogit egestas !*

Pour y réussir, il lui dit tout ce que les premiers feux d'une passion, aidée d'un grand espoir & d'une occasion favorable, peuvent inspirer de plus touchant. Le jeune-homme ne paroissoit à la prude, ni désagréable de sa personne, ni sans esprit (a). Elle commençoit à remarquer qu'il faisoit toutes choses avec grace, & qu'il n'étoit pas incapable de persuader. Déjà cette sympathie secrète, qui fait plus souvent & plutôt que l'estime, la première liaison des cœurs (b), agissoit avec tant de force

---

(a) Les femmes ont un goût naturel pour les gens d'épée. *Ferrum amant*, dit Juvenal. Il ne faut donc pas s'étonner si la Matrone céda au Soldat, qui la sollicitoit avec tant d'instance, & qui promettoit beaucoup plus de vigueur que son défunt époux.

(b) Elle en fait très-souvent aussi le malheur. Cette sympathie, dont la cause est inexplicable, qui pousse un être vers l'autre, est un sentiment qui tyrannise l'ame, & produit des effets mille fois plus funestes que l'amour. L'un léger d'ordinaire, dépendant du caprice qui le fait naître, est une espèce de fièvre qui a ses accès & ses intervalles, & dont la durée n'est souvent que momentanée. Mais la



sur le sien ; qu'elle acheva de se rendre aux conseils de la Suivante , qui n'oublioit rien pour témoigner sa reconnoissance à leur commun bienfaicteur.

Pouvez-vous faire moins , lui disoit-elle , en faveur de celui qui vous a sauvé la vie , que de répondre à son amour ? Puisque vous trouvez en lui de quoi vous consoler avec avantage de la perte que vous avez faite , oubliez , si vous me croyez , dans la douceur d'un nouvel hymen , les restes de votre douleur.

C'est trop long-temps pousser d'inutiles soupirs.

Ne vous opposez point à ses justes désirs :

La nature vous dit qu'il est doux de les suivre ;

Ce n'est pas assez que de vivre :

Il faut vivre pour les plaisirs (a).

sympathie agit en despote : c'est un sentiment tendre qui , en inspirant une douce langueur , un vif intérêt , nous attache malgré nous à l'objet vers lequel elle nous entraîne , nous y ramène sans cesse , & nous fait regarder comme cruel l'instant qui nous en éloigne.

(a) Cette morale est séduisante , & le sentiment en est dans la nature. C'est en faisant violence à ses douces

La Suivante appuyoit ces conseils avec tant de force , qu'il est facile de penser qu'elle les auroit pris volontiers pour elle-même. La Dame n'y résista pas : tant il est vrai , qu'une confidente gagnée , est d'un grand secours pour un Amant ! Le moyen après tout que cette femme abattue par une si longue abstinence & par l'excès de sa douleur eut pu se défendre contre un Soldat entreprenant & passionné ! (a)

Ils demeurèrent ensemble non-seule-

impulsions, en enchaînant son cœur sous les préjugés ; & les délires métaphysiques que nous passons dans l'infortune & dans l'obsession , des jours qui furent donnés à l'homme pour être heureux. Ce que nous appellons société , n'est qu'un palliatif qui nous dérobe pour quelques instans la contemplation de nos misères ; mais le bonheur n'est que dans la jouissance de sa liberté , & l'espèce des sauvages qui connoitroit l'humanité , feroit sans doute la plus heureuse.

(a) De la reconnoissance à l'amour il n'y a pas loin. La Matrone étoit d'ailleurs excusable : avoir à résister à une Suivante éloquente , à un Soldat pressant & aimable , & plus que tout cela , à la force de l'amour , ç'eut été un prodige au dessus du cœur d'une femme.

ment la première nuit d'une aventure si singulière , mais encore le lendemain & le jour d'après , les portes du tombeau si bien fermés que quiconque y fût venu auroit pensé sans doute que la Dame étoit morte de désespoir sur le corps de son mari. (a)

---

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? ...

Cela rappelle ce fameux quatrain

Iris s'est rendue à ma foi :

Vaine eut été sa résistance.

Nous n'étions que nous trois , elle , l'amour & moi ;

Et *l'Amour* fut d'intelligence.

Telle fut l'excuse d'Ariane vaincue par Bacchus ,

*Implicitamque sinu , neque enim pugnare valebat ,*

*Abstulit , ut facile est. ....*

(a) On accusera peut-être Petrone d'avoir manqué aux bienfaisances & d'avoir laissé la Suivante dans le caveau pour être témoin des plaisirs de sa Maîtresse sans les partager. Il auroit été sans doute plus prudent pour celle-ci de l'avoir éloignée ; mais , après tout , le Soldat étoit jeune & vigoureux ; en permettant qu'il donnât quelque chose à la reconnoissance , la Matrone n'y perdoit pas beaucoup , & elle ne pouvoit trouver mauvais qu'il suivit le précepte du Poëte :

*Fac dominæ potiare prius , comes illa sequetur :*

*Non tibi ab ancilla est incipienda Venus . . .*

*Hæc dominæ munus temperat illa sibi.*

Le Soldat enivré des charmes de sa maîtresse & du secret de sa bonne fortune , alloit pendant le jour acheter de quoi lui faire faire bonne chere & portoit ses provisions dans la tombe , lorsque la nuit étoit venue. ( a ) Cependant les parens d'un de ces voleurs qu'on avoit pendu , s'étant apperçu qu'il n'y avoit plus de sentinelle enleverent le corps & lui rendirent les derniers devoirs. Le Soldat ayant vu le lendemain que l'une des potences étoit dégarnie ,

---

( a ) Car telle est la condition de cette misérable humanité que l'ame ne peut se suffire à elle-même. Il faut vivre & comme a dit Madame Deshoulieres.

L'amour languit sans Bacchus & Cérès , un peu de nourriture ranime la chaleur des esprits épuisés & leur communique de nouvelles forces.

Du lit d'amour ils vont droit à la table ;  
Un déjeuné restaurant , délectable  
Rend à leurs sens leur première vigueur.

*Volt. dans la Puc.*

Il faut pourtant convenir que c'est un séjour bien triste pour aimer que celui d'un sépulcre ! Mais la passion n'écoute rien , & comme on dit en proverbe : *ventre affamé n'a point d'oreilles.*

revint auprès de sa Maîtresse tout effrayé de la crainte du châtement qu'il avoit mérité , & lui raconta son malheur.

Il n'y alloit pas moins que de sa vie. Le Gouverneur de la Province étoit sévère . ce Soldat désespéroit de sa grace & ne vouloit point attendre sa condamnation. Il étoit donc résolu de se tuer pour éviter la honte du supplice : rien ne pouvoit le détourner de cette pensée , & sans doute une mort violente alloit ravir à cette belle le second objet de son amour. Déjà ce malheureux Amant la supplioit d'avoir soin de sa sépulture , & de le mettre dans ce même tombeau qui devoit lui être commun avec son époux. Il étoit enfin sur le point d'exécuter un si funeste dessein , lorsque la Dame qui durant ce discours n'avoit songé qu'aux moyens d'empêcher sa mort , arrêta tout-à-coup l'effet de son désespoir.

Aux dieux ne plaise , s'écria-t-elle ,  
que

que je fois reduite à regretter en même-temps la perte de deux personnes qui me sont si chères , puisque je puis m'en garantir. Il est juste que ce qui me reste de mon époux serve à me conserver mon Amant. J'aime encore mieux voir pendre le mort , que de voir périr le vivant.

A ces mots , le Soldat transporté de joie se jete aux pieds de sa Maîtresse , & ravi d'un conseil si ingénieux , (a) il avoue que son amour & ses services sont trop heureusement récompensés. Après cela ils se mirent tous trois en devoir d'exhumer le cadavre : le Soldat le chargea sur ses épaules , & fit si bien qu'il l'attacha à la potence d'où l'on avoit enlevé le pendu.

---

(a) Les femmes sont plus subtiles & mille fois plus ingénieuses que les hommes. Il n'est pas de mauvais pas d'où elles ne se tirent , & d'où elles ne tirent un Amant.

*Invenit ipsa viam mulier quam pandat amanti.*

Dit Cornazanus.

*Part. I.*

C

Le lendemain , deux amis du mort s'intéressant au sort de sa vertueuse femme , (a) s'acheminèrent vers le tombeau. Ils s'entretenoient en chemin des louanges que méritoit une fidélité si rare , (b)

---

(a) Ce seroit bien le cas de dire , *heu ! quàm mutatus ab illo !* elle étoit furieusement changée. N'est-ce pas ici que s'applique encore ce bon mot de la fameuse Ninon de l'Enclos qui devoit si bien connoître son sexe , lorsqu'elle disoit que *la vertu des femmes dépendoit des circonstances.*

(b) *Nomen inane fides !* dit Ovide , & comme a traduit plus ingénieusement un Poète du siècle dernier.

La constance & la foi ne sont que de vains noms  
Dont les laides & les barbons  
Tachent d'embarrasser la jeunesse crédule.

Pourquoi sécher , en effet , d'amour pour une ombre qui n'est plus sensible à vos soupirs ? Les femmes peuvent-elles se payer d'un époux en peinture ? C'est un prodige d'en voir qui n'aiment qu'un seul homme.

*O quantum est uni posse placere viro !*

D'ailleurs , les esprits folets tourmentent ordinairement les veuves : mille démons les assiègent pendant la nuit : rien n'est si triste , & voilà bien des raisons pour excuser le choix d'un nouvel époux. C'est ce malheureux veuvage qui faisoit dire à Déjanire dans Ovide :

*Vir mihi semper abest & conjuge notior hospes ;*

& quand ils furent proche des pôtences , ils leverent par hafard les yeux deffus & reconnurent fur l'une le vilage de leur ami. Il avoit été fi bien embau-mé , que fes traits étoient encore fort remarquables. La peur faifit ces deux hommes , de manière qu'au lieu d'aller jufqu'au fépulcre pour s'affurer de la vérité , ils coururent tout effrayés à Ephèfe pour y faire le récit de ce qu'ils venoient de voir. La nouvelle s'en répandit auffi-tôt : le peuple accourut de toutes parts pour jouir d'un fpectacle fi extraordinaire , & chacun difoit avec étonnement : comment fe peut-il faire qu'un mort foit forti du cercueil pour aller au gibet ?

Pétrone ne nous a point laiffé par écrit les fuites de cette hiftoire. Mais en voilà fans doute affez pour faire connoî-

---

*Monftraque , terribiles perſequiturque feraſ.*  
*Iyfa domo vidua votis operofa pudicis*  
*Torqueor. . . . .*

---



tre jusqu'où les femmes portent la fauf-  
feté , l'inconféquence & l'artifice. Ce  
n'est pas le seul exemple que nous ayons  
en ce genre , & les Annales de la Chi-  
ne nous en fournissent un à-peu-près  
semblable qui mérite d'être connu.

*Fin de la première Partie.*

*LES DEUX*  
**MATRONES,**  
*OU*  
**LES INFIDÉLITÉS**  
*DÉMASQUÉES.*

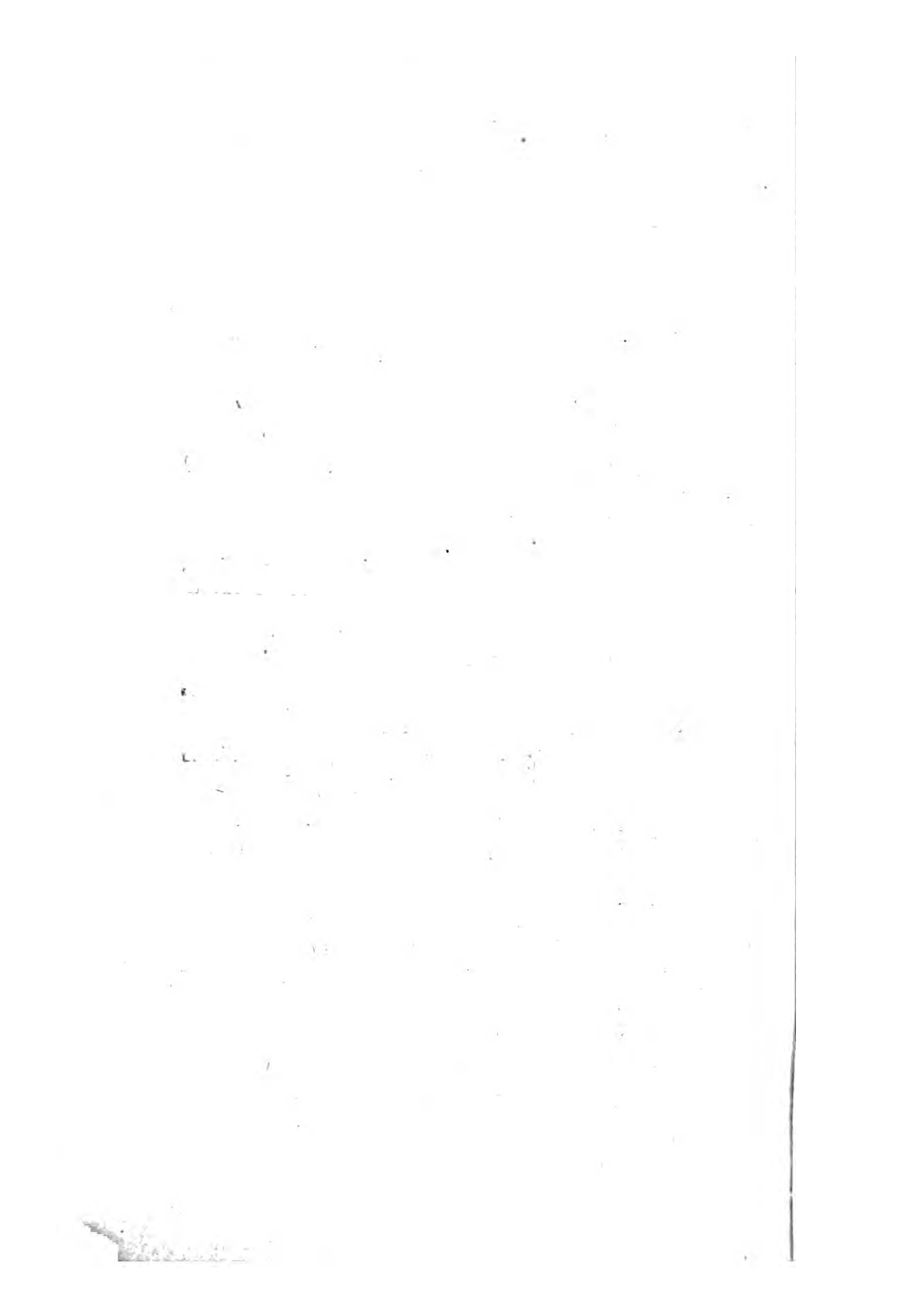
---

---

SECONDE PARTIE.

---

---

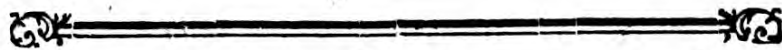


TCHOUANG-TSE

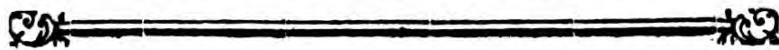
ET

T I E N ,

*HISTOIRE CHINOISE.*

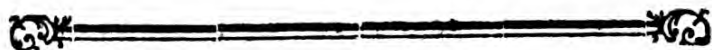


SECONDE PARTIE.

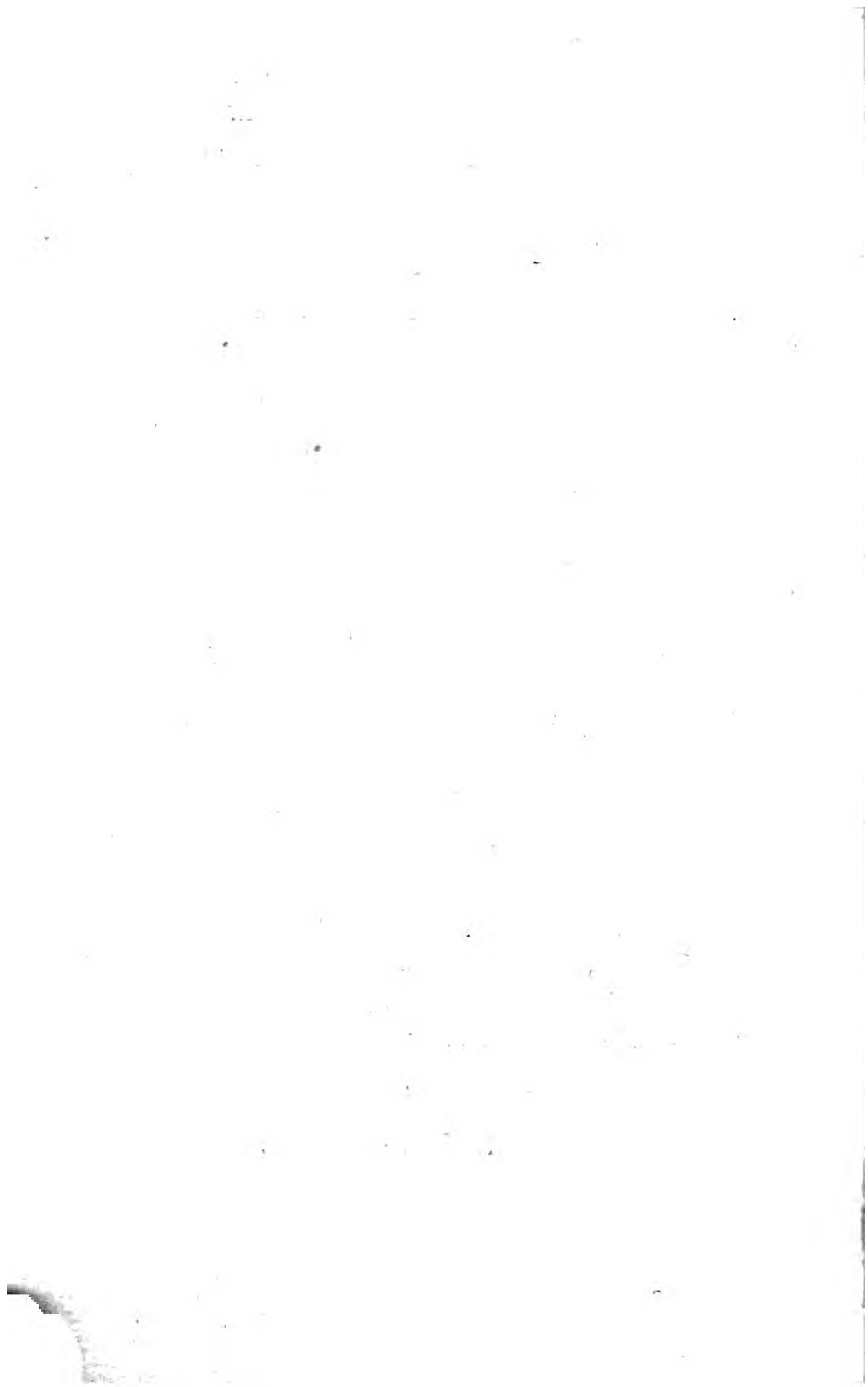


*A PARIS,*

AU TEMPLE DE LA VÉRITÉ.



M. D C C. L X X V I.





# TCHOUANG-TSE

ET

## T I E N ,

### HISTOIRE CHINOISE.

**S**UR la fin de la Dynastie des *Tcheou* parut à la Chine un fameux Philosophe appelé *Tchouang-Tse*. Il nâquit à *Mong*, ville du Royaume *Song* (a). Il eut un petit Mandarinat , & se fit Disciple d'un Sage très-célèbre de la Secte de *Tao* (b). Le nom de ce Sage étoit *Ly*,

---

(a) Aujourd'hui Province de *Chan-Tong*.

(b) Il y a trois principales sectes dans l'Empire de la Chine : la secte *Littéraire* , ou des Lettrés , qui suit la doctrine des anciens livres , & qui regarde *Confucius* comme

& son surnom *Eul*. Mais , comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs , il fut appelé *Lao-Tse* , c'est-à-dire , *l'Enfant Vieillard*.

Toutes les fois que *Tchouang-Tse* dormoit , il rêvoit qu'il étoit un gros

son maître ; la secte de *Tao* , dont le fondateur fut nommé *Lao-Kium* ; la secte des Idolâtres qui adorent une Divinité nommée *Fo* ou *Foë* , dont le culte fut transporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jesus-Christ. La première de ces sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée pour s'élever aux dignités de l'Empire par la voie du mérite , de l'esprit & des connoissances. La seconde a dégénéré en une espèce de magie & d'enchantement. Les disciples de cette secte promettent le secret de faire de l'or & de se rendre immortels. Ils entendent par le *Tao* , *l'Esprit* ou la *Raison* qui a produit toutes choses. La morale de *Lao-Kiun* & de ses sectateurs est assez semblable à celle d'*Épicure*. Elle consiste à écarter les désirs violens & à réprimer les passions capables de troubler la paix de l'ame. La troisième secte n'est qu'un amas de fables & de superstitions entretenues par les Bonzes. Ils ont introduit la créance de la métempychose ou transmigration des ames d'un corps dans un autre. Ils la promettent plus ou moins avantageuse , selon qu'on est plus ou moins libéral envers eux. Les Prêtres en usent ainsi dans bien des Religions.

papillon voltigeant çà & là dans un verger ou dans une prairie. Ce songe laissoit dans son imagination des traces si fortes & si profondes qu'à son reveil même il croyoit avoir des aîles , & les cherchoit à ses épaules. Plein d'inquiétude & de curiosité , il demanda à son maître l'explication d'un rêve si fréquent & si extraordinaire. La voici , répondit cet homme admirable. Au temps que le cahos se débrouilla & que cet Univers fut formé , vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel ; les arbres & les plantes , parure de la terre , la seconde. Ce beau papillon erroit de côté & d'autre , & alloit cueillir le parfum des fleurs les plus brillantes & les plus exquises. Il fut même tirer du Soleil & de la Lune des agrémens infinis , & se procurer une force qui le rendit immortel ; ses aîles étoient grandes & presqu'arrondies ; son vol étoit rapide.

Il trouva un jour le secret de péné-



trer dans le jardin de la grande Reine ; il vola sur les fleurs , & gâta quelques boutons à peine éclos. L'oiseau mystérieux à qui l'on avoit confié la garde de ce jardin , lui donna un coup de bec dont il mourut. Son corps resta sans vie ; mais son ame , qui étoit immortelle , ne périt point. Elle a passé depuis en d'autres corps ; elle est aujourd'hui dans celui de *Tchouang-Tse* ; & c'est ce qui lui donne de si heureuses dispositions pour devenir un grand Philosophe , pour s'élever par un vol heureux aux vérités les plus sublimes.

De ce moment *Lao-Tse* n'eut rien de caché pour son disciple. Il lui dévoila les plus profonds mystères de sa doctrine. *Tchouang-Tse* sentit tout-à-coup qu'il devenoit un autre homme. Il eut désormais les inclinations de sa première origine ; il voltigea comme un papillon sans se fixer à aucun objet , quelque charmant qu'il lui parût ; c'est-à-dire , qu'il commença à voir le vuide & le

néant de tout ce qui occupe & charme les mortels. Les plus grands avantages de ce monde lui parurent aussi solides que la vapeur déliée dont se forme un nuage qui est le jouet des vents , aussi stables que l'eau d'un ruisseau qui fuit sans cesse avec précipitation. On ne le voyoit occupé qu'à lire , à méditer , & à mettre en pratique les leçons de son maître. Il se défit de la charge qu'il possédoit ; il prit même congé de *Lao-Tse* , & se mit à voyager dans la vue d'acquérir de nouvelles connoissances.

Mais , quelque ardeur qu'il eût pour l'étude & pour la tranquillité du cœur , il ne fut point insensible aux plaisirs de l'hymen : il se maria trois fois successivement. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie ; il répudia la seconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit surprise ; la troisième est l'héroïne de cette histoire. Elle descendoit des Rois de

*Tsi* (a). *Tchouang-Tse* s'étoit fait estimer dans ce Royaume ; & l'un des principaux de l'illustre maison de *Tien* lui donna sa fille en mariage. Elle l'emportoit de beaucoup sur les deux femmes qu'il avoit eues. Elle étoit bien faite ; elle avoit un teint blanc & fleuri ; son caractère d'esprit étoit charmant ; elle joignoit à une douceur aimable une vivacité surprenante. Aussi notre Philosophe l'aima-t-il tendrement , quoiqu'il eût appris à mettre un frein à ses passions.

Cependant le Roi de *Tsou* (b) sur la haute réputation de *Tchouang-Tse*, voulut l'attirer dans ses Etats ; il lui députa des Officiers de sa Cour avec de riches présens en or & en soieries pour l'inviter à se rendre auprès de lui , & à prendre place dans son Conseil, en qualité

(a) A présent la Province de *Chan-Si*.

(b) Maintenant la Province de *Hou-Quang*.

de premier Ministre. *Tchouang-Tse* répondit aux Députés par cet apologue. Une genisse destinée aux sacrifices & nourrie depuis long-temps avec délicatesse, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Elle apperçut sur sa route des bœufs accablés sous le poids de la charue. Ce spectacle redoubla sa fierté. Mais lorsqu'elle fut introduite dans le Temple & qu'elle vit le couteau levé, prêt à l'immoler, elle eut bien voulu être à la place de ceux dont elle méprisoit la destinée. Ses souhaits furent inutiles : il lui en coûta la vie. C'est ainsi que *Tchouang-Tse*, refusa d'une manière honnête les présens & les offres du Roi de *Tsou*.

Il se retira peu de temps après avec sa nouvelle épouse dans le royaume *Song*, sa patrie. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne *Nan-Hoa*, afin d'y passer sa vie en Philosophe, & d'y goûter, loin du faste des Cours & du bruit des villes, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses douces rêveries au bas de la montagne, il se trouva proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t-il, les voilà donc tous égaux ! Il n'y a plus de rang ni de distinction ! Le fou est ici confondu avec le sage, l'ignorant avec le savant, le stupide avec l'homme d'esprit. Un sépulcre est la demeure éternelle de tous les humains.

Après s'être quelque temps occupé de ces tristes idées, il s'avança, & se trouva près d'un tombeau nouvellement élevé. La petite éminence de terre battue n'étoit pas encore entièrement sèche. Tout contre étoit assise une jeune femme qu'il n'avoit pas vue d'abord, elle étoit en grand deuil, c'est-à-dire, qu'elle étoit vêtue d'un long habit blanc de grosse serge sans couture (a). Elle

---

(a) C'est le grand deuil des Dames Chinoises.

tenoit à la main un éventail blanc dont elle éventoit sans cesse la petite éminence du tombeau. Oserois-je , lui dit *Tchouang-Tse* surpris de cette aventure , vous demander de qui est ce monument , & pourquoi vous prenez tant de peine pour l'éventer. La Dame continuant toujours d'agiter l'éventail , répandit des larmes : Vous voyez , lui dit-elle , une veuve au pied du tombeau de son mari. Celui dont les os reposent sous cette tombe m'a été bien cher durant sa vie ; il m'aimoit de son côté avec tendresse. Même en mourant , il ne pouvoit me quitter ; je me souviens de ses dernières paroles : Chère épouse , si dans la fuite tu songeois à un second hyménée , je te conjure d'attendre que l'extrémité supérieure de mon tombeau , qui doit être d'une terre mouillée & bien battue , soit entièrement desséchée ; je te permets alors de te remarier. J'ai fait réflexion , reprit-elle , que la surface de cette terre fraîchement amoncelée ne sécheroit pas

aisément ; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement , afin de dissiper l'humidité. Le Philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire d'un aveu si naïf. Il se posséda néanmoins. Voilà une femme bien pressée, se disoit-il en lui-même ! Comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée ! Qu'eût-elle donc fait s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole : Vous souhaitez donc que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ? Mais, délicate comme vous l'êtes, vous serez bientôt lasse, & les forces vous manqueront. Permettez que je vous aide. La Dame se leva & faisant une profonde révérence, elle lui présenta un éventail pareil au sien. *Tchouang-Tse*, qui avoit l'art d'évoquer les esprits, les appella à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & toute l'humidité s'évapora en un clin d'œil. La jeune veuve, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage

riant, tira de ses cheveux une aiguille d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'étoit servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnoissance. *Tchouang-Tse* refusa l'aiguille de tête, & prit l'éventail. La Dame se retira très-satisfaite; sa joie éclatoit dans sa marche leste & dégagée.

Il n'en étoit pas ainsi de *Tchouang-Tse*; il retourna tout pensif chez lui. Il entra dans sa salle, & s'étant assis il considéra pendant quelque temps l'éventail qu'on venoit de lui donner; puis, jetant un profond soupir, il dit les vers suivans : *Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de haine conservée dès la vie précédente, & qu'elles ne se cherchent dans le mariage que pour se maltraiter le plus longtemps qu'elles peuvent? C'est donc ainsi qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avoit le plus chérie? Qu'il faut être insensé pour aimer*



*durant sa vie tant de cœurs volages ?* La femme du Philosophe étoit derrière lui, sans qu'il l'eût apperçue. Après avoir entendu ce qu'il venoit de dire, elle se montra : Peut-on savoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? *Tchouang-Tse* lui raconta l'histoire de la jeune veuve & tout ce qui s'étoit passé au tombeau de son mari. La Dame *Tien* fit éclater son indignation à cet horrible récit ; &, comme si elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, elle la chargea de malédictions, l'appella la honte de son sexe & l'opprobre du genre-humain. Regardant ensuite *Tchouang-Tse* : Oui, dit-elle, je le dis, je le pense, & rien n'est plus vrai ; c'est-là un monstre d'insensibilité. Peut-on trouver quelque part un aussi mauvais cœur ? *Tchouang-Tse*, sans trop l'écouter, & tout entier aux divers mouvemens qui l'agitoient, dit encore ces vers ci : *Tant qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le loue*

*& ne le flatte ? Est-il mort , la voilà prête à prendre l'éventail , pour faire au plutôt sécher le tombeau. La peinture représente bien l'extérieur des objets ; mais elle n'en montre point l'intérieur. On voit le visage d'une personne ; on n'en voit point l'ame.* A ce discours , la Dame Tien entra dans une furieuse colère. Comment pouvez-vous , dit-elle , parler de la sorte en ma présence , condamner toutes les femmes , & confondre celles qui ont de l'honneur & de la vertu avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? A quoi bon tant de déclamations , répliqua le Philosophe ? avouez-le de bonne foi , si je venois à mourir maintenant , avec la jeunesse , la beauté & l'enjouement que vous avez , seriez-vous d'humeur de laisser couler trois & même cinq années sans penser à un nouveau mariage , ainsi que le grand Rit l'ordonne ? Ne dit-on pas , répondit la Dame : Un Grand qui est fidelle à son Prince , renonce à tout emploi après la

mort de son maître. Une vertueuse veuve ne pense jamais à un second mari. A-t-on jamais vu des femmes de mon rang , qui , après avoir été mariées , ayent passé d'une famille dans une autre , & qui ayent quitté le lit de leurs nôces , après avoir perdu leur époux ? Si , pour mon malheur , vous me réduisiez à l'état de veuve , sachez que je ferois incapable d'une telle action , & que de secondes nôces ne me tenteroient pas , je ne dis point avant le terme expiré de trois ou de cinq ans , mais durant toute ma vie ; cette pensée ne me viendrait pas même en songe : telle est ma résolution ; rien ne seroit capable de la changer. De semblables promesses , reprit *Tchouang-Tse* , se font aisément , mais ne s'accomplissent pas de même. Ces paroles rendirent la Dame plus furieuse encore. Sachez , dit-elle , qu'une femme a souvent l'ame plus noble & plus constante que ne l'a un homme de votre Caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un par-

fait modèle de fidélité ? Votre première femme meurt , peu après vous en prenez une seconde ; celle-ci, vous la répudiez ; je suis enfin la troisième. Vous jugez sans doute des autres par vous , & c'est pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui est de nous autres femmes mariées à des Philosophes , qui faisons profession comme eux d'une vertu austère , il nous est encore bien moins permis de nous remarier ; si nous nous en avisions , nous deviendrions la fable du public & l'objet de ses risées. Mais enfin à quoi bon ce langage , & quel plaisir prenez-vous à me chagriner ? Vous vous portez-bien ; pourquoi chercher à me déplaire , en faisant la triste supposition que vous êtes mort , & que ... Alors , sans rien dire davantage , elle se jete sur l'éventail que son mari tenoit à la main ; elle le lui arrache , & de dépit le met en pièces. Calmez-vous , dit *Tchouang-Tse* ; votre vivacité me fait plaisir , & je suis ravi que vous preniez

feu sur un pareil sujet. La Dame s'apaisa en effet , & l'on parla d'autre chose.

Quelques jours après , *Tchouang-Tse* tomba dangereusement malade. Sa femme ne quittoit point le chevet de son lit , fondant en pleurs , & pouffant des sanglots continuels. Son mari se sentit bientôt à sa dernière heure. A ce que je vois , lui dit-il , je n'échapperai pas de cette maladie ; ce soir ou demain matin , il faudra nous dire un éternel adieu. Quel dommage que vous ayez déchiré l'éventail que j'avois apporté ? Il vous auroit servi à éventer & faire sécher la couche de chaux & de terre dont mon tombeau sera enduit. Eh , de grace , Monsieur , s'écria la femme affligée , dans l'état où vous êtes , ne vous occupez pas d'idées si tristes pour vous , & si injurieuses pour moi. J'ai étudié nos livres ; je fais nos Rits ; mon cœur vous a été donné ; il ne fera jamais à d'autres , je vous le jure ; & , si

vous doutez de ma sincérité, je consens & je demande à mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon fidelle attachement. Il suffit, répartit le mourant ; me voilà rassuré sur la confiance de vos sentimens à mon égard. Hélas ! je sens que j'expire ; mes yeux se ferment à jamais pour vous. A ces mots, il ne donna plus aucun signe de vie. La femme jetant les hauts cris, embrassa le corps de son époux, & le tint long-temps ferré entre ses bras. Ensuite elle l'habilla & le plaça proprement dans un cercueil. Nuit & jour elle faisoit retentir les environs de ses plaintes & de ses gémissemens. Sa douleur étoit à un tel excès qu'on eût dit qu'elle avoit perdu la raison ; elle ne vouloit prendre ni nourriture, ni sommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs au defunt qu'ils favoient être un Sage du premier ordre. Lorsque la foule commençoit à diminuer, on vit

paroître un jeune Bachelier bien fait & de bonne mine. Il avoit un habit de soie violet , un bonnet de Lettré fort propre , une ceinture brodée , & une chaussure élégante ; un vieux domestique le suivoit. Ce Seigneur fit savoir qu'il descendoit des Rois de *Tsou*. Il y a quelques années , dit-il , que j'avois déclaré au Philosophe *Tchouang-Tse* que je voulois me faire son disciple ; je venois à ce dessein ; j'apprends à mon arrivée qu'il est mort ! Quelle perte ! Il quitte aussitôt son habit de couleur , & en prend un de deuil. Il se rend près du cercueil , frappe quatre fois de la tête contre terre , & s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : Sage & Savant *Tchouang* , votre disciple est malheureux , puisqu'il n'a pu vous trouver en vie , & profiter de vos leçons. Je veux au moins vous marquer mon attachement & ma reconnaissance , en restant ici en deuil pendant l'espace de cent jours. Après avoir prononcé ces paroles , il se prosterna

encore quatre fois , arrosant la terre de ses larmes.

Il demanda à voir la veuve pour lui faire son compliment. Elle s'excusa deux ou trois fois de paroître. *Ouang-sung* (c'est le nom du jeune Bachelier) représenta que , selon les anciens Rits , les femmes pouvoient se laisser voir , lorsque les intimes amis de leurs maris venoient chez elles. J'ai encore , ajouta-t-il , plus de raison que tout autre de jouir de ce privilège , puisque je devois loger chez le docte *Tchouang-Tse* , en qualité de son disciple. La Dame enfin se laissa persuader. Elle sortit de l'intérieur de sa maison & s'avança d'un pas lent dans la salle pour recevoir cette visite. Les complimens se firent en peu de mots. La veuve éplorée ne se fut pas plutôt apperçue de la figure charmante , des belles manières , de l'esprit , & des agrémens de ce jeune Seigneur , qu'elle sentit au fond de son cœur les mouvemens d'une passion naissante qu'elle ne



déméloit pas bien elle-même , mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas sitôt. *Ouang-sung* la prévint. Puisque j'ai eu le malheur , dit-il , de perdre mon maître , dont la mémoire me fera toujours chère , j'ai envie de chercher ici près , un petit logement , où je passerai les cent jours de deuil ; j'affisterai ensuite aux funérailles. Je serois bien aise de lire pendant ce temps-là les ouvrages de cet illustre Philosophe : ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé. C'est un honneur pour feu mon époux , répondit la Dame ; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient : elle invita le jeune étranger à dîner ; il l'accepta , & pendant le repas elle lui donna les écrits de *Tchouang-Tse* , auxquels elle joignit le livre de *Tao-Te* , présent du fameux *Lao-Tse*.

A côté de la salle où étoit le cercueil du défunt , il y avoit deux chambres qui donnoient dans cette salle , toujours ouverte par devant. Elles furent desti-

nées au logement d'*Ouang-sung*. La jeune veuve venoit souvent dans cette falle pour pleurer sur le cercueil de son mari ; en se retirant , elle disoit quelques mots d'honnêteté au jeune Seigneur , qui se présentoit pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevues leurs yeux se rencontroient & trahissoient les sentimens de l'un & de l'autre. *Ouang-sung* étoit déjà à demi vaincu , & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait. Ce qui lui faisoit plaisir , c'est qu'ils se trouvoient à la campagne , dans une maison écartée , où les manquemens aux Rits du deuil ne pouvoient faire aucun tort. Mais , comme les premières avances coûtent toujours à une femme , elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir en secret le vieux domestique d'*Ouang-sung* , le régala de quelques rafades d'excellent vin , le flat-ta , & insensiblement parvint à lui demander si son maître étoit marié. Pas encore , répondit-il. Eh ! continua-t-elle , quelles qualités voudroit-il trouver dans



(26)

une personne pour l'épouser ? Le valet que le vin avoit mis de bonne humeur, répliqua : je lui ai oui dire que s'il en trouvoit une qui vous ressembât, il seroit au comble de ses vœux. Ne mens-tu point, répartit-elle ? Ce que tu dis est-il bien vrai ? Un vieillard comme moi mentir, répondit-il, & avoir le front d'en imposer à une personne de votre mérite ! Hé bien, poursuivit-elle, tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton maître ; parle-lui de moi, & si tu vois que je lui plaise, assure-le que je regarderois comme le plus grand bonheur d'être à lui. Il n'est pas besoin de le fonder sur cet article, dit le valet, puisqu'il m'a franchement avoué qu'un pareil mariage seroit tout-à-fait de son goût. Mais, me disoit-il ensuite, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt ; on en jaserait dans le monde. Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve ! Ton maître n'a point été réellement disciple de *Tchouang-*

*Tse*, il n'a fait que promettre de le devenir ; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs nous sommes à la campagne & à l'écart ; qui songeroit à parler de notre mariage ? Va , quand il surviendrait quelque autre obstacle , tu es assez habile pour le lever , & je reconnoîtrai libéralement tes bons offices. Elle lui versa en même temps plusieurs coups de vin. Il promit d'agir , & comme il s'en alloit , elle le rappella. Ecoute , dit-elle , si ton maître accepte mes offres , viens au plutôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure de jour ou de nuit que ce soit ; je t'attends avec impatience.

Elle fut d'une inquiétude extrême jusqu'au retour du négociateur. Elle alla vingt fois dans la salle sous divers prétextes , mais au fond pour s'approcher de la chambre de son amant ; à la faveur des ténèbres , elle écoutoit à la porte & aux fenêtres pour savoir si l'on ne parloit pas de l'affaire qu'elle avoit tant à cœur. En passant assez près du

cercueil elle entendit quelque bruit ; elle trembla de frayeur. Hé quoi , dit-elle , toute émue , le défunt donneroit - il quelque signe de vie ? Elle rentra au plus vite dans sa chambre , & prenant la lampe , elle vint voir ce qui avoit causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums & y placer des offrandes à certaines heures. Il cuvoit là le vin que la veuve lui avoit fait boire. Elle ne fut point offensée d'une pareille irrévérence ; elle n'osa même éveiller cet ivrogne , & elle alla se coucher ; mais il lui fut impossible de fermer l'œil.

Le lendemain elle rencontra le valet qui se promenoit tranquillement , sans songer même à lui parler de sa commission. Cette froideur & ce silence l'allarmèrent ; elle l'appella , & l'ayant fait entrer dans sa chambre : hé bien , dit-elle , comment va l'affaire dont je t'ai chargé ? Il n'y faut plus penser , répondit-il sèchement.

chement. Eh, pourquoi donc, reprit-elle ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'avois prié de dire, ou tu n'as pas su le faire valoir. Je n'ai rien oublié, poursuivit le Domestique ; mon maître a été même ébranlé ; il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répondu sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de *Tchouang-Tse* ; ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, selon lui, il y a trois autres obstacles insurmontables. Voyons un peu, reprit la veuve inquiète, quels sont-ils ? Les voici, poursuivit le vieux Domestique.

1°. M'a-t-il dit, le cercueil du mort est encore exposé dans la salle ; c'est un spectacle bien lugubre. Comment pourroit-on s'y réjouir & célébrer un mariage ? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si éperdument aimé sa femme, & celle-ci lui ayant témoigné un si tendre retour, fondé sur sa vertu & sa capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette

Dame ne reste toujours attaché à son premier mari , sur-tout lorsqu'elle verra en moi si peu de mérite. 3°. Enfin , je n'ai ici ni meubles ni argent : où trouver les fonds pour les présens & les repas de nôces ? Voilà , Madame , ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles , répondit la veuve , vont être levés à l'instant même , & très-aisément. 1°. Cette machine lugubre , que renferme-t-elle ? Un corps inanimé , un cadavre infect , dont il n'y a rien à espérer ni à craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille masure ; quelques païsans du voisinage que je ferai venir y transporteront le cercueil. 2°. Ah ! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroïssoit être , un homme d'une rare vertu & d'un grand savoir ! Avant que de m'épouser , il avoit déjà répudié sa seconde femme ; c'étoit un beau ménage , comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation qui étoit assez mal fondée , le dernier Roi de *Tsou*

lui envoya de riches présens, & voulut le faire son premier Ministre. Lui qui sentoit son incapacité réelle, & qui voyoit qu'elle éclateroit dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'accosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en jouer pour lui plaire, en séchant au plus vite le tombeau. Il voulut retenir cet éventail comme un gage d'amitié de la veuve, & l'apporta ici, mais je le lui arrachai des mains & le mis en pièces. Au lit de la mort il me rappella cette histoire; ce qui nous brouilla de nouveau. Quels bienfaits ai-je donc reçûs de lui? Quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton maître est jeune, il aime l'étude; il se



fera inmanquablement un nom dans la Littérature ; sa naissance le rend déjà illustre ; il est , comme moi , du sang des Rois : voilà entre nous un rapport admirable ; c'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. 3<sup>o</sup>. Pour ce qui regarde les bijoux & les festins de nôces , je me charge d'y pourvoir. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes ? Tiens , voilà déjà vingt taëls ; va les offrir à ton maître ; c'est pour avoir des habits néufs ; pars au plus vite , & informe-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il se rend à mes raisons , je vais tout disposer pour célébrer notre mariage ce soir même.

Le valet prit les vingt taëls , & alla rapporter tout l'entretien à *Ouang-Sun* qui donna enfin le consentement si désiré. Dès que la veuve eut appris cette agréable nouvelle , elle fit éclater sa joie de mille manières. Elle quitta aussi-tôt son grand deuil , se para , s'ajusta , se

farda , tandis que par ses ordres on transporta le cercueil dans la vieille masure. La salle fut bientôt ornée pour la cérémonie de l'entrevue & des noces; en même-temps on prépara le festin , afin que rien ne manquât à la fête. Sur le soir , on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariés. La salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de lumières. Sur la table du fond étoit le grand cierge nuptial.

Lorsque tout fut prêt , *Ouang-Sun* parut avec un habit & un ornement de tête , qui relevoient singulièrement la beauté de ses traits & de sa taille. La Dame vint aussi-tôt le joindre couverte d'une longue robe de soie , enrichie d'une broderie très-fine. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre , vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un couple charmant; ainsi rapprochés , ils se donnoient mutuellement plus d'éclat & de graces , à peu-près comme des pierreries & des

perles rehaussent la beauté d'une étoffe d'or, & en paroissent plus belles à leur tour. Après avoir fait les révérences d'usage dans une pareille cérémonie & s'être souhaité toutes fortes de prospérités dans leur union, ils se prirent par la main, & passèrent dans l'appartement intérieur. Là ils pratiquèrent le grand Rit de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance ; après quoi ils se mirent à table.

Le repas fini, & lorsqu'ils étoient sur le point de se coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulsions ; son visage parut tout défiguré ; ses sourcils se froncèrent ; sa bouche se tordit ; il ne put faire un pas, & voulant monter sur le lit, il tomba par terre. Étendu tout de son long, il se frotta la poitrine des deux mains, en poussant des cris affreux que lui arrachoit la douleur. La Dame appella au secours, & se jeta à corps perdu sur *Quang-Sun* ; elle l'embrasse ; elle lui

frotte la poitrine où étoit la violence du mal ; elle lui demande quelle en est la nature. *Ouang-Sun* souffroit trop pour répondre ; on eût dit qu'il étoit près de rendre le dernier soupir. Son vieux domestique accourant au bruit, le prend entre ses bras & l'agite. Mon cher *Ouang-Sun* , s'écria la Dame , a-t-il déjà éprouvé de semblables accidens ? Hélas ! oui, répondit le valet ; & il n'y a guères d'années qu'il ne soit attaqué de cette maladie ; un seul remède peut le sauver. Dis-moi vite , répliqua la Dame , quel est ce remède. Le Médecin de la famille Royale , reprit le valet , a trouvé ce secret qui est infallible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué , & lui en faire avaler dans du vin chaud ; les convulsions cessent dans la minute , & il est sur pied. La première fois que ce mal l'affaillit , le Roi son parent ordonna qu'on fit mourir un prisonnier qui méritoit la mort , & qu'on prît de sa cervelle ; il

fut guéri à l'instant. Mais , hélas ! où en trouver actuellement ? Mais , reprit la Dame , est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle n'auroit pas un bon effet ? Le Médecin , répondit le domestique , nous a dit qu'au besoin on pourroit absolument se servir de la cervelle d'un mort , pourvu qu'il n'y eût pas trop long-temps qu'il fût expiré , parce que la cervelle n'étant point encore desséchée , conserve sa vertu. Il n'y a , s'écria la Dame , qu'à ouvrir le cercueil de mon mari , & y prendre un remède si salutaire. J'y avois bien pensé , répliqua le valet , mais je n'osois vous le proposer , & je craignois que cette seule pensée ne vous fit horreur. Bon , répondit-elle , *Ouang-Sun* n'est-il pas à présent mon mari ? S'il falloit de mon sang pour le guérir , est-ce que j'y aurois regret ? Et j'hésiterois par respect pour un vil cadavre !

Elle laisse *Ouang-Sun* entre les bras du vieux domestique ; elle prend d'une

main une hache , & une lampe de l'autre. Elle court avec précipitation vers la mafure où étoit le cercueil ; elle retrouffe fes longues manches , empoigne la hache des deux mains , la lève , & de toutes fes forces en décharge un grand coup fur le couvercle du cercueil & le fend en deux. Quelques autres coups achevèrent de le brifer. Comme l'effort extraordinaire qu'elle avoit fait l'avoit effoufflée , elle s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Auffi-tôt elle entend un grand foupir , & , jetant les yeux fur le cercueil , elle voit fon premier mari fe remuer , & fe mettre fur fon féant. La frayeur dont elle eft faifie lui fait pouffer un cri terrible , fes genoux fe dérobent fous elle , & dans le trouble où elle eft , la hache lui tombe des mains , fans qu'elle s'en apperçoive. Chère époufe , lui dit *Tchouang* , aide-moi un peu à me lever. Sorti du cercueil , il prend la lampe , & s'avance vers l'appartement. Sa femme le fuit ,

mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes , parce qu'elle y avoit laissé le jeune *Ouang-Sun* & le domestique , & que ce devoit être le premier objet qui frapperoit les regards de son mari. Mais heureusement le maître & le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassura un peu , & songe aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas ; elle jete un regard tendre sur *Tchouang-Tse* : votre petite esclave , lui dit-elle , depuis le moment de votre mort , étoit occupée jour & nuit de votre cher souvenir. Ayant entendu un bruit assez distinct qui venoit du cercueil , & me ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont revenus à la vie , je me suis flattée que vous pourriez être de ce nombre. J'ai donc couru au plus vite , & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le ciel ! mon espérance n'a point été trompée. Quelle félicité pour moi de retrouver un mari si cher , dont je pleurois continuellement la perte ! Je vous suis

obligé , dit *Tchouang-Tse* , de ce vif attachement que vous me montrez. J'ai cependant une petite question à vous faire. Pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Pourquoi vous vois-je vêtue d'un habit de brocard brodé ? J'allois , dit-elle , ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur ; la joie dont j'allois être comblée ne demandoit pas un vêtement lugubre , & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil ; c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces. A la bonne heure , dit *Tchouang-Tse*. Mais pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette mafure , & non dans la falle , où naturellement il devoit être ? Cette question embarrassâ la Dame ; elle ne put y répondre.

*Tchouang-Tse* , jetant les yeux sur les ornemens qui décoroient la chambre où ils étoient , sur les plats , sur les tasses , & sur tous les autres signes qui annonçoient une fête , les considéra attentive-



ment. Puis , fans s'expliquer , il demanda du vin chaud ; il en but plusieurs coups , fans proférer une parole ; sa femme étoit cruellement intriguée. Enfin , il prit du papier & un pinceau , & il écrivit des vers qui signifient : *Epouse infidelle , est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ? Si je consentois à vivre avec toi , comme un bon mari doit vivre avec sa femme , n'aurois-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache ?* La femme , en lisant ces vers , changea de couleur , & n'osa ouvrir la bouche. *Tchouang-Tse* continua d'écrire , & traça sur le papier quatre autres vers , dont voici le sens : *Qu'ai-je gagné par tant de preuves du plus tendre amour ? Un inconnu n'a eu qu'à paroître , j'ai été aussi-tôt oublié. On est venu m'assaillir jusques dans le cercueil à grands coups de hache. N'est-ce pas là un empressement plus grand que celui de sécher le tombeau avec l'éventail ?*

*Tchouang-Tse*, après avoir fini d'écrire, dit à sa femme : Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi ; en même-temps il les montrait du doigt. Elle se retourne, & apperçoit *Ouang-Sun* & son vieux domestique : nouveau sujet de frayeur & de confusion pour elle. Elle tourna une seconde fois la tête ; elle ne les vit plus ; ils avoient disparu. Car c'étoit des Esprits, des Fantômes, que *Tchouang*, par sa science profonde dans la magie, avoit fait paroître pour éprouver sa femme, de même que c'étoit par son art sublime qu'il s'étoit donné les apparences sensibles d'une mort véritable, & qu'il étoit resté dans le cercueil.

L'infâme *Tien*, désespérée de voir ses intrigues découvertes, & ne pouvant survivre à sa honte, se retire dans une chambre écartée ; elle dénoue sa ceinture de soie, & se pend à une poutre : fin déplorable où conduit d'ordinaire une passion honteuse, lorsqu'on s'y livre. *Tchouang-Tse*, qui ne savoit où

étoit sa femme , entre dans cette chambre , & la voyant pendue , il la détache tranquillement , la fait porter dans la mafure , ainfi que les pots , les plats , & les autres uftenfiles qui avoient fervi au feftin des nôces , & fait raccommoder le cercueil brifé , dans lequel on renferme le cadavre. Il s'appuye fur un côté du cercueil , & frappant fur les pots , fur les plats , &c. il entonne la chanfon fuyvante (a) qu'il accompagna toujours de fon carillon.

Terreftre mafle fans ame ! *Hi hi* , durant ta vie nous avons été unis enfemble ;

Mais fus-je jamais bien ton mari ?  
*Hi hi* ; & te dois - je regarder comme ma femme ?

---

(a) Cette Chanfon eft en vers libres ; il y en a de petits qui ne font que de quatre caractères Chinois. *Hi hi* eft le refrain , à peu-près comme *Lanturlu* dans nos Vaudevilles. On ne le met ici que dans le premier couplet.

(43)

Le pur hasard nous réunit ; je ne fais comment ma malheureuse destinée nous plaça sous le même toit.

Le terme est enfin expiré ; j'en suis quitte.

Si nous fumes unis , nous voilà éternellement séparés ,

Ingrate & infidelle.

Dès que tu me crus mort , ton cœur volage passa à un autre :

Il fit voir ce qu'il étoit ; avoit-il été auparavant un moment à moi ?

Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joie , tu te donnois un nouvel époux.

Serois-tu morte pour aller joindre ton époux dans le séjour des ombres ?

Les plaisantes funérailles dont tu m'honorais !

Tu me régalois d'un grand coup de hache !

Ce sont ici de vraies funérailles.

C'est pour te consoler qu'est faite cette chanson avec sa symphonie.

Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,

Et il me réveilla du sommeil de la mort.

Les accents de ma voix dans ce concert

Ont dû aller jusqu'à toi.

Je creve de dépit & de joie ; mettons en pièces ces pots & ces plats de terre,

Ridicules instrumens de ma symphonie.

La fête de tes obsèques est finie. Oh, qui t'auroit bien connue ! Tu dois à présent me connoître.

*Tchouang-Tse* ayant achevé de chanter, rêva un moment & fit ces quatre vers : *Te voilà morte ; il n'y a plus qu'à t'enterrer. Quand tu me crus mort, tu disois, je me remarierai. Si je m'étois trou-*

*vé*

*vè véritablement mort , la belle fête qui alloit suivre ! Que de plaisanteries tu aurois faites cette nuit-là sur mon compte ! Tchouang-Tse fit ensuite de grands éclats de rire , & donnant à droite & à gauche sur les ustensiles , il brisa tout. Il fit plus , il mit le feu à la mesure. Tout fut bientôt réduit en cendres ; & ce fut là le bucher de la malheureuse Tien , dont il ne resta plus de vestiges. Tchouang-Tse se remit à voyager , bien résolu de ne jamais se remarier. Il rencontra dans ses voyages son maître Lao-Tse , auquel il s'attacha le reste de sa vie , qu'il passa agréablement avec lui.*

L'Auteur Chinois termine l'histoire précédente par quatre vers qui disent :  
*Le fameux OU , dans un transport de jalousie , tue sa femme : c'est brutalité.  
 L'illustre SIUN meurt presque de douleur à la mort de sa femme : c'est folie. Le Philosophe TCHOUANG qui s'égaye par le carillon des pots & des verres , & qui prend*

( 46 )

*le parti de la joie & de la liberté : voilà  
mon maître en cas d'événement semblable  
au sien.*

*Fin de l'histoire de la Matrone Chinoise.*



*A V I S*  
**AU BEAU SEXE,**  
*SUR L'AMOUR*

E T

*LE MARIAGE.*

**J**E ne fais pourquoi les femmes s'offensent si aisément de ce que l'on dit au désavantage du nœud conjugal , & semblent toujours prendre pour leur fait celle que l'on fait du mariage. Croient-elles y être les parties les plus intéressées ? Si la répugnance à s'engager dans ce lien gaignoit un peu dans le monde , auroient-elles plus à souffrir que nous des effets de cet éloignement ? Ne sont-elles enfin sensibles qu'à ce que



l'on s'en prend plus communément à leur sexe qu'au nôtre des maux & des inconvéniens de cet état? Il n'est point de leur honneur de convenir d'aucun de ces motifs, & leur intérêt veut qu'elles en écartent d'elles tout soupçon.

Supposant au beau sexe des motifs plus nobles, j'ai souvent partagé l'impatience avec laquelle il entend parler contre l'hymen, & j'ai été tenté plus d'une fois d'en faire l'apologie; mais en méditant mon sujet, j'ai vu la critique placée si naturellement à côté de l'éloge que j'ai craint de rendre encore plus suspecte la bonté de la cause que je voudrois défendre. Ce n'est donc ni une fatyre ni un panégyrique que je prétends faire; c'est une simple observation que je présente.

Le beau sexe n'exigera jamais sans doute que je déguise les faits; ce seroit d'ailleurs en vain qu'il l'exigeroit. Je me déclare son ami, mais je le suis encore plus de la vérité. C'est pour l'intérêt de

cette même vérité que je vais dévoiler aux femmes le grand sujet de plainte qu'elles nous fournissent pour la plupart dans la société conjugale. Qu'elles nous satisfassent sur ce point, & je crois pouvoir affurer que nous ferons bientôt d'accord sur le reste. L'envie qu'elles ont de dominer est, si je ne me trompe, la source de la querelle, quoiqu'à les en croire, ce soit le désir immodéré que nous en avons nous-mêmes, qui nous fasse insister sur cet article. L'amour de la domination est sans contredit dans l'un & dans l'autre sexe; mais si l'on y fait bien attention, c'est chez les femmes qu'il parle avec le plus de force. La gloire d'être belles, la douceur de se l'entendre dire, chose si précieuse aux yeux d'une femme, ont été sacrifiées au plaisir de commander, & elles ont préféré à ces moyens flatteurs, mais lents, d'autorité, une autorité moins sensible, mais plus directe. L'histoire nous l'apprend.

On lit qu'en Scythie toutes les femmes conspirèrent contre les hommes ; l'objet de la conspiration fut de se rendre maîtresses. Jamais secret ne fut mieux gardé. Elles les surprirent endormis ou dans l'ivresse , & les chargèrent de chaînes ; l'assemblée solennelle de tout le sexe ayant été convoquée , l'on y agita les moyens d'affermir ce succès , & de prévenir une nouvelle servitude. La plus grande partie du Conseil ne voulut point entendre parler de mort , malgré le juste ressentiment des anciennes injures ; & l'on ne manqua pas sans doute de faire valoir dans la suite cette modération à ceux qui en avoient été les objets. Il fut résolu que l'on arracheroit les yeux à tous les hommes ; c'étoit renoncer à la vanité d'être belles. Nous ne passerons plus , dirent-elles , tant d'agréables momens à préparer le succès de nos charmes ; mais nous sommes libres ; plus de soupirs flatteurs , mais plus d'ordres imprévus & sévères : enfin , si l'a-

mour nous quitte , il emmène l'esclavage. Ce décret qui détruisoit le pouvoir regardé comme le plus réel des femmes , ne devoit point naturellement avoir lieu. Il l'eut cependant , & son exécution prouve que l'avantage le plus solide aux yeux du sexe , est le plaisir de dominer.

Je ne fais si nos femmes ne tiennent pas un peu de leurs mères de Scythie ; mais j'avoue que souvent j'ai été surpris de leur voir prendre de préférence un imbécille pour mari , dans l'idée de le gouverner avec moins de contradiction ; leur conduite à cet égard me paroît d'autant plus barbare que l'intelligence est au-dessus de la vue (a).

Mais soyons justes , & en blâmant dans les femmes l'amour de la domination , convenons d'un défaut qui nous

[a] Cette conduite seroit barbare , si les femmes qui font un pareil choix privoient elles-mêmes d'intelligence ceux qu'elles choisissent ; ce qui n'est point.

est commun , & que nous avons peut-être occasioné chez elles. Si les femmes sont si jaloufes de l'autorité , n'est-ce point à l'abus que nous en avons fait qu'il faut nous en prendre? Euffent-elles jamais fans cela pensé à nous la disputer? Les tyrans , comme l'on fait , sont les rebelles , & toutes les histoires nous apprennent que des rebelles qui réussissent sont bien près de devenir des tyrans. Je voudrois donc que l'envie bien entendue de n'être point soumis à l'autorité , bannît des deux côtés toute ambition de l'usurper ; que tout se fit de concert entre l'époux & l'épouse , & qu'ils se regardassent enfin comme deux membres d'un même corps ; que leur différence , loin de détruire leur égalité , rend nécessaires l'un à l'autre.

Pour amener les esprits à ce sentiment pacifique , je rapporterai ce que *Platon* dit de l'origine de l'amour & du mariage.

Le genre humain , selon cet ingé-

nieux Philosophe , n'étoit pas originai-  
rement divisé en hommes & en fem-  
mes , comme il l'est à présent. Chaque  
individu étoit composé des deux sexes ;  
le mari & la femme ne faisant qu'une  
créature , il y avoit entr'eux l'union la  
plus grande , & il résulloit de l'harmo-  
nie de ces parties faites l'une pour l'au-  
tre l'accord le plus doux & le plus par-  
fait. Le bonheur de ces *Androgynes* de-  
vint si grand qu'ils s'enorgueillirent , &  
se révoltèrent contre les Dieux , auxquels  
ils crurent être égaux. *Jupiter* ne crut  
pouvoir mieux réprimer leur témérité  
qu'en séparant la partie mâle de la fe-  
melle , & qu'en faisant ainsi deux êtres  
imparfaits d'un tout trop heureux. De là  
l'origine des hommes & des femmes ,  
créatures distinctes & incomplètes. Cette  
séparation qui nous fit perdre ce premier  
état , ne nous en a point fait perdre l'i-  
dée. Il nous en est resté un souvenir vif,  
& ce souvenir est la source des désirs que  
nous sentons. Ils ne nous laissent aucun

repos ; chaque moitié cherche sans cesse celle dont elle fut séparée , & , quand elles se rencontrent , elles se joignent avec une ardeur mutuelle. Mais il arrive souvent qu'elles se méprennent , & qu'au lieu de leur véritable moitié , elles en trouvent qui ne leur vont point du tout ; en ce cas l'union dure peu , & chaque moitié va de son côté chercher meilleure fortune , s'approchant de toutes les autres , & ne s'arrêtant que lorsqu'une douce & parfaite sympathie l'assure qu'elle a trouvé ce qui lui manquoit.

Qu'il me soit permis de suivre l'agréable fiction de *Platon* sur le penchant mutuel des deux sexes ?

Quand *Jupiter* eut séparé le mâle de la femelle & réprimé l'orgueil & l'ambition par cette cruelle sévérité , il ne put se défendre de quelque regret d'avoir trop écouté sa vengeance , & eut compassion des malheureux mortels qu'il venoit de rendre incapables de plaisir & de repos. Les désirs , les inquiétudes ,

les besoins , s'en emparèrent ; ils maudirent leur naissance & regardèrent la vie comme un châtiment ; en vain ils eurent recours à toutes les espèces d'occupations & d'amusemens , aux délices des sens & de l'esprit ; rien ne put remplir le vuide qu'ils sentirent dans leurs cœurs , ni leur tenir lieu de cette moitié si chère qu'ils venoient de perdre. Pour remédier à cette infortune & apporter quelque adoucissement à l'état de désespoir où étoit la race humaine , *Jupiter* envoya l'*Amour* & l'*Hymen* qui devoient rassembler les moitiés séparées , & les rejoindre du mieux qu'il leur seroit possible. Les deux Divinités trouvèrent dans toute l'espèce un penchant si naturel à sa première union , qu'elles eurent d'abord les plus grands succès , jusqu'à ce qu'enfin par des accidens imprévus la division se mit entr'elles. L'*Hymen* ne consultoit que son amie la *Prudence* qui lui rompoit la tête de l'avenir ; les enfans , les honneurs , les richesses , étoient



les seuls objets qu'elle considéroit dans le mariage. D'un autre côté, l'*Amour* n'écoutoit que le *Plaisir*, qui n'étoit pas de meilleur conseil, & qui, ne pensant qu'au présent, flattoit ses moindres fantaisies. Ces deux amis devinrent bientôt ennemis irréconciliables, & firent leur principale affaire de s'entretenir dans toutes leurs entreprises. L'*Amour* n'avoit pas plutôt jeté les yeux sur deux moitiés qu'il rapprochoit, que la *Pru- dence*, usant d'insinuation auprès de l'*Hymen*, lui faisoit rompre cette union désirée, & ces moitiés se trouvoient jointes à d'autres qu'il avoit toutes prêtes pour sa vengeance. Le *Plaisir* à son tour se glissoit au milieu d'un couple assorti par l'*Hymen*, & appelant l'*Amour* à son aide, ils travailloient ensemble à unir par des nœuds secrets chacune de ces moitiés à d'autres, sans que l'*Hymen* en eut connoissance. Cette querelle ne dura pas long-temps sans avoir les suites les plus fâcheuses. Tant de plain-

tes s'élevèrent jusqu'au trône de *Jupiter* qu'il fut forcé de citer devant lui les Auteurs de tant de maux pour rendre compte de leur conduite. Après avoir écouté les raisons de part & d'autre , il exigea une réconciliation sincère entre l'*Amour* & l'*Hymen* , comme le seul moyen de rendre la paix & le bonheur au genre humain ; & , pour s'affurer de leur durée , il leur enjoignit de ne faire désormais aucune union sans consulter la *Prudence* & le *Plaisir* , & sans avoir leur consentement. Tant que cet ordre est fidèlement suivi , nous sommes encore *Androgynes* , & nous jouissons de notre première félicité. A peine apperçoit-on le nœud de deux êtres , qui , combinés & assortis , forment la plus heureuse & la plus parfaite des créatures.





*L E T T R E*

DE MR. FRÉRON

*SUR LE MARIAGE,*

ÉCRITE

A MYLORD KILMOREY.\*

**V**OUS me demandez , Milord ,  
quelles sont mes idées sur le Ma-  
riage ; vous voulez que je vous dévelop-  
pe les principes naturels de cette matiè-  
re , & quelles sont les règles générales  
que la droite raison fournit à l'homme  
pour diriger une société si utile au genre  
humain , & qui est sans contredit la baze

---

\* Cette Lettre a paru dans le *Choix Littéraire*. Tom.  
XXIV. An. 1769.

& le fondement de toutes les autres.

Je vous avouerai ingénument, Milord, que j'ai pensé plus d'une fois si je devois répondre à vos questions & vous satisfaire là-dessus, ou si je vous demanderois grace. Le sujet m'a paru toujours également difficile & délicat ; pour bien écrire sur cette matière, il faudroit pouvoir satisfaire en même-temps l'homme galant, le mari, la femme & le Philosophe ; combien d'intérêts différens à ménager ? où pouvoir trouver des tempérans assez heureux pour cela ? Comment raisonner sur une chose sur laquelle le sentiment est si vif & si naturel à l'homme, qu'il semble devoir, lui seul, être pris pour règle. N'y a-t-il pas même une témérité indiscrete à vouloir dévoiler les mystères de l'Hymen, qui semblent inféparables du silence & de l'ombre ; & puis-je me flatter de trouver ces tours heureux, ces expressions délicates qui disent en même-temps & ne disent pas, qui satisfont également

à la vérité & ménagent la modestie ? D'un côté, que peut-on dire de nouveau sur un sujet, qui depuis près de six mille ans, fait l'occupation des deux parts du genre humain ? De l'autre, qui est-ce qui est à portée de raisonner de sang froid là-dessus & d'une manière assez désintéressée ? L'homme marié ne touche-t-il point de trop près à cet état pour le bien connoître ? & le jeune homme n'en est-il point trop éloigné pour s'en faire des idées bien justes ?

Ce sont là, Milord, tout autant de difficultés tirées du fond même du sujet, & qui, sans doute, le rendent difficile ; mais, comme si ce n'en étoit pas assez pour me mettre dans l'embarras, il s'en présente encore plusieurs autres qui l'augmentent considérablement. Comment ferai-je pour me tirer d'affaire au milieu de tant d'opinions contradictoires sur ce sujet, qui sont reçues dans le monde, & qui ont toutes une antiquité qui les rend également respectables ?

bles ? Comment voulez-vous que je me ménage entre le Moraliste sévère, qui, oubliant totalement la nature, veut assujettir l'amour à des règles tirées de la mauvaise humeur, & le jeune homme galant qui ne veut reconnoître d'autre règle en amour que l'amour même ?

Ce seroit sans contredit tenter l'impossible, que de chercher à concilier tant de sentimens opposés : je les oublie donc tous dans ce moment ; je ne veux faire aucune attention aux règles reçues dans le monde, ni à la manière dont on pense communément sur l'Amour & le Mariage. Permettez-moi, Milord, de raisonner aujourd'hui avec cette liberté que vous accordez à vos amis, & qui donne tant d'agrémens aux conversations qu'ils ont avec vous.

Je ne rechercherai donc point ici ce que les Juifs, les Romains, les Philosophes Payens ou Chrétiens même, ont pensé ou pensent encore là-dessus. Je n'en veux qu'à la *vérité*, & vous exigez

de moi, Milord, que je vous dise ce que la raison naturelle apprend à l'homme sur ce sujet.

N'est-ce pas en effet se moquer du monde, que de rapporter gravement l'autorité d'un Lycurgue, & le sentiment d'un Platon ou d'un Aristote, pour prouver que telle & telle chose est de droit naturel sur la matière du Mariage? Je crois même devoir m'abstenir de consulter aujourd'hui ces mêmes Docteurs d'un certain ordre, qui sont peut-être trop autorisés dans le monde, pour qu'un simple Philosophe puisse s'entretenir avec eux & tirer d'eux quelque lumière, je veux parler des Ecclésiastiques. Je ne fais pourquoi ces Docteurs Angéliques ont absolument voulu sanctifier un contrat de la nature de celui dont il s'agit, qui n'intéresse point directement le salut éternel, & cela dans le temps qu'une partie considérable d'entr'eux se font volontairement privés de la liberté que la nature leur donnoit d'y entrer

eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, Milord, je respecte fort toutes leurs décisions, mais plus leur autorité est respectable, & plus aussi le préjugé m'en paroît dangereux. Je ne veux donc, Milord, écouter ici que la nature seule : c'est le guide que je me propose de suivre ; c'est dans cette source que je veux chercher à découvrir quelle est la nature de cette société si naturelle à l'homme & que nous appellons le *Mariage*, quelle est sa destination & sa principale fin. Je veux examiner quelle est la constitution de l'homme à cet égard, & quelles sont ses inclinations & ses penchans naturels ; tâcher de découvrir en même-temps s'ils doivent être subordonnés à quelque règle supérieure, & si cela est, quelle est cette règle même : peut-être qu'en philosophant, selon cette méthode, je parviendrai enfin à quelque chose de fixe & de bien déterminé, & qu'en même-temps que je développerai les secrets les plus cachés de la nature, j'aurai oc-



caſion de reconnoître la ſageſſe de ſon auteur. Mais, Milord, comme je ne veux conſulter perſonne & que je me livre tout entier à mes propres idées, agrééz auffi, s'il vous plaît, que je ne reconnoiſſe aujourd'hui d'autre Juge que vous; vous me redreſſerez là où je pourrai m'égarer, & comme vous réuniffez en votre perſonne deux qualités également néceſſaires en ce point, celle d'homme galant & celle d'homme ſage, j'abandonne avec plaisir, & ſans réſerve, mes idées à votre jugement.

La première choſe, Milord, qui ſe préſente à mon eſprit, & qui me frappe de la manière la plus évidente, c'eſt une inclination générale & que je trouve univerſellement répandue chez tous les hommes pour les plaisirs de l'amour.

Quand j'examine cette inclination de plus près, je m'apperçois bientôt qu'elle eſt du nombre de celles qui ſont naturelles à l'homme, indépendantes de ſa

volonté, suite nécessaire de sa constitution, ouvrage de l'Auteur même de la nature. C'est ce qui paroît évidemment par la différence des sexes, comme aussi parce que les mêmes causes naturelles qui contribuent à l'entretien & à la conservation de la vie, concourent aussi nécessairement à faire naître chez l'homme ces mouvemens qui le portent à l'amour & au plaisir.

Mais ce n'est pas tout, Milord, & il y a plus encore : cette inclination, ce penchant naturel de l'homme aux plaisirs de l'amour est par lui-même si violent, & il a un si grand degré de vivacité, qu'il est capable de porter l'homme aux plus grandes extrémités, & qu'il n'y a rien de si difficile ou de si périlleux, qu'il n'ose tenter pour le satisfaire : les considérations les plus fortes, la vue du plus grand péril, sont à peine capables de balancer la force triomphante & supérieure du plaisir & de la passion ; & jugez, je vous prie, Milord, si

malgré toutes les précautions que les hommes ont prises là-dessus , si malgré les puissantes barrières qu'ils ont opposées à la vivacité naturelle & impétueuse du tempérament & de l'instinct , il arrive tous les jours tant de désordres à cet égard , quelle ne doit pas être la force & l'activité de cette vertu productrice , à l'envifager en elle-même.

Arrêtons-nous un moment , Milord , sur ces remarques , elles me fournissent plusieurs réflexions importantes. La première , c'est que quels que puissent être quelquefois les effets de ce penchant naturel de l'homme à l'amour & au plaisir , il ne faut pourtant pas l'envifager comme une imperfection ou un vice de la nature humaine ; il ne peut , au pis aller , être pris que pour une chose indifférente & qui n'a en elle-même rien de mauvais : ce qui me fait penser ainsi , c'est la remarque que je viens de faire que ce penchant , ces désirs naturels sont produits par les mêmes causes qui con-

courent à l'entretien de la vie & des forces, & qu'en un mot, cet instinct se trouve chez l'homme de la même manière que les sens de la vue, de l'odorat & du goût.

Mais je me vois arrêté ici tout d'un coup par les murmures d'un Moraliste sévère & d'un Théologien respectable (savoir, St. Augustin dans son traité *de Civitate Dei*, lib. 14, cap. 21, 22, 23, 24.) Ecoutez-le un moment : „ Ces „ principes de l'amour & du plaisir , „ dont vous voulez faire une partie es- „ sentielle de l'homme , & que vous „ semblez plutôt considérer en lui com- „ me une perfection que comme un „ défaut , sont les suites de la corrup- „ tion naturelle ; c'est l'appas séduisant „ du plaisir qui ouvre la porte au vice „ & au péché , & il est incontestable „ que si le premier homme eût eu la „ force de persévérer dans son état d'in- „ nocence , il auroit été maître absolu „ de ses mouvemens. „ Voilà , sans

doute , Milord , le plus beau systême du monde , rien de plus spécieux. Je vous avouerai pourtant que je ne saurois comprendre comment cette malheureuse pomme , qui tenta nos premiers parens , pouvoit être infectée d'un poison si actif & si exalté , qu'elle ait pu totalement changer la constitution de la nature humaine ; il faut avoir l'esprit merveilleusement fort , pour pouvoir digérer de pareilles idées ; je ne saurois concevoir une si prodigieuse révolution. Que l'on dise tant qu'on voudra que si Adam & Eve eussent persévérés dans leur état primitif , ils auroient travaillé à la propagation du genre humain , avec la même réflexion qu'un habile Sculpteur emploie à façonner son ouvrage : on ne me le persuadera jamais ; ainsi sans m'arrêter plus long-temps là-dessus , je reprends la suite de mes réflexions.

Je vous avouerai donc franchement , Milord , que non-seulement j'envisage le penchant naturel de l'homme aux plai-

firs de l'amour , comme une chose indifférente en foi , mais même que je commence à soupçonner que c'est un des plus précieux avantages qu'il ait reçu de la nature. La sagesse admirable qui règne dans tous ses ouvrages , ne me permet pas de penser autrement. Comment , je vous prie , se feroit-elle oubliée en cet article ? J'espère même que la suite de mes raisonnemens m'amenera insensiblement au point de pouvoir vous le prouver d'une manière plus précise.

Mais , Milord , plus ce présent de la nature est précieux & considérable , & plus aussi il importe à l'homme d'en faire un bon usage ; il se trouve d'autant plus intéressé à y apporter le ménagement le plus sage , que l'expérience de tous les jours lui apprend quels désordres & quels malheurs sont les suites inévitables d'un abandonnement inconsidéré aux voluptés & aux plaisirs.

Mais , me direz-vous , comment pouvez-vous prétendre assujettir à quelque

règle fixe & déterminée , un penchant également naturel & violent , & des désirs dont le charme séduisant & enchanteur a tant de force ? Ne feroit-il pas bien naturel de penser que ce penchant & ces désirs doivent se servir de règle à eux-mêmes , & qu'étant tout autant d'effets naturels & nécessaires , l'homme peut s'y abandonner sans réserve ?

Je reconnois , Milord , avec vous , que c'est ici où l'on commence à sentir quelque difficulté. Voyons cependant si l'on ne peut pas dire avec vérité , que quelque violence que puissent avoir les désirs naturels de l'homme , ils doivent pourtant être subordonnés à quelque règle ; ce qui commence à m'ébranler là-dessus , c'est que je remarque que tous les hommes qui raisonnent tant soit peu , s'accordent à avouer que ce désir si naturel à l'homme , cet instinct qui le porte avec tant de force à sa propre conservation , & qui sans doute est de tous les instincts le plus fort , doit pourtant être

assujetti à la raison, & que quelque violent & quelque naturel qu'il soit, il doit quelquefois le céder au devoir. Si cela est ainsi, pourquoi excepterions-nous de cette règle le penchant naturel de l'homme au plaisir? Cela me conduit naturellement à une réflexion générale, & qui achève de me déterminer; c'est que je conçois aisément que si l'homme étoit un pur animal, qu'on ne reconnût en lui aucun principe supérieur & plus noble que l'instinct, on pourroit alors assurer avec raison, que l'instinct seroit la seule règle qu'il devoit suivre & qu'il se tiendroit lieu de loi à soi-même; mais puisque nous trouvons dans l'homme un principe de direction plus relevé & supérieur à l'instinct, ne sommes-nous pas en droit de conclure que ce principe doit être la règle universelle de ses mouvemens? Ce qui donne encore une nouvelle force à ces réflexions, c'est que je remarque que l'Auteur de la nature, qui a par-tout cherché l'avantage & le bien-



être des créatures , a observé une si belle proportion dans ses ouvrages , que l'instinct , qui est le seul principe de direction dans l'animal , n'agit ordinairement en lui , que d'une manière proportionnée à ses besoins , & en même-temps avec tant de ménagement , qu'il va rarement au-delà de ce qui est nécessaire pour le bien de l'individu & pour le maintien de l'espèce. Il n'en est pas de même de l'homme : ses désirs sont plus fréquens & plus impétueux ; s'il s'y livre sans mesure , il y trouve sa perte assurée. D'où peut venir cette différence ? L'homme , ce chef-d'œuvre de la nature , feroit-il à cet égard d'une pire condition que la bête ? Non , Milord , il peut , quand il le veut , mettre un frein à ses passions les plus violentes : si d'un côté il se trouve exposé à des périls inconnus aux animaux , il a aussi par lui-même la force & les moyens de s'en tirer ; & c'est sans doute dans cette supériorité , dans cet empire , qu'il exerce

sur ses passions les plus favorites , que consiste principalement son excellence & sa véritable grandeur. Je conclus donc , Milord , que quelque naturel & quelque violent que soit le penchant de l'homme aux plaisirs de l'amour , quelques impétueux que soient ses désirs , ils doivent pourtant toujours être subordonnés à la raison , comme une règle que l'homme ne peut jamais abandonner sans courir risque de se perdre ; j'ajoute même que plus les aiguillons de l'amour sont vifs , & plus la raison doit aller au-devant des désordres qu'ils pourroient causer.

Nous avons déjà un principe général sur cette matière , mais cela n'est pas suffisant encore ; il faut tâcher de parvenir à quelque chose de plus détaillé & de plus précis. Ce n'est pas assez , Milord , de faire sentir à l'homme qu'il doit , en toutes choses , suivre la raison comme une règle générale & universelle , c'est de quoi tout le monde se

pique ; il faut de plus , tâcher de le faire convenir des règles mêmes que la raison lui donne. Mais quelles sont ces règles que la raison naturelle prescrit à l'homme sur le sujet dont il s'agit ? Rien n'est plus aisé que de les connoître ; & il n'y a , pour cet effet , qu'à chercher à découvrir quel a été le but de l'Auteur de la nature , lorsqu'il a donné à l'homme cette inclination naturelle & cet instinct qui le portent si puissamment à l'amour & aux plaisirs.

Si nous examinons donc quelle a été la fin que l'Auteur de la nature s'est proposée en formant l'homme susceptible des plaisirs de l'amour , il est évident que son but principal a été de pourvoir à la conservation du genre-humain. Toutes les créatures , & l'homme en particulier , sont sujettes à la mort ; la Providence a voulu établir un moyen de réparer ces pertes ; & je remarque , qu'elle y a pourvu d'une manière si efficace & avec une libéralité si magnifique,

qu'il est , à parler naturellement , impossible qu'aucune espèce vienne à s'éteindre absolument ; le plus foible rejeton suffit pour la perpétuer à toujours. C'est un des endroits , Milord , où les richesses de la nature se développent avec la plus noble profusion ; ses ressources , à cet égard , sont inépuisables & infinies ; les individus périssent tous les jours par mille accidens , l'espèce est immortelle ; tel est le système de la nature : l'homme entre pour sa part dans cet ordre universellement établi , mais c'est avec des modifications qui lui sont particulières & qui sont une suite nécessaire de sa condition naturelle.

En effet , ce n'est pas assez que l'homme cherche à satisfaire cet instinct qui le porte à produire son semblable ; il faut , outre cela , qu'il s'applique à cet ouvrage important , d'une manière qui soit digne d'une nature *raisonnable & sociable* ; ces deux mots emportent bien des choses ; le soin du corps & de la santé , l'entre-

rien & le perfectionnement des facultés de l'ame ; une attention constante aux intérêts de la société humaine , la nourriture & l'éducation des enfans , tout cela est compris sous ces deux idées. Serait-ce , je vous prie , une chose convenable à un Etre raisonnable & intelligent , de s'abandonner aveuglément aux premiers mouvemens de la nature , que les plaisirs qu'il cherche devinssent pour lui une source féconde de douleurs & d'amertumes , que son Corps affoibli & tombé dans la mollesse & dans la langueur , le réduisissè dans un état pire que la mort même ? Conviendrait-il d'ailleurs à l'homme , qui fait partie de la société & qui est né pour elle , de se livrer aux plaisirs , au préjudice de cette même société & de ce qu'il doit aux autres hommes ? L'homme a donc ici plusieurs intérêts différens à ménager , il lui est sans doute permis de chercher à satisfaire ses désirs ; mais il ne doit jamais perdre de vue l'intérêt & l'avanta-

ge de ces nouvelles créatures , qui en font un produit nécessaire ; le genre-humain se trouve si particulièrement intéressé à leur conservation & à leur perfection , que l'on peut dire , que la négligence ou l'attention des hommes , à cet égard , est la cause prochaine du bonheur ou du malheur de la société ; en général , faites-y bien attention , & vous reconnoîtrez aisément , Milord , que toutes ces vues différentes entrent naturellement dans le plan de la Providence , & qu'elles doivent , par conséquent , être tout autant de règles pour l'homme , tout autant de ménagemens qu'il doit garder dans la recherche des plaisirs.

Voici donc en général quelle est l'idée que je me fais du mariage ; je l'envisage *comme la société d'un homme & d'une femme qui se promettent un amour mutuel , dans la vue d'avoir des enfans , de les nourrir , de les élever d'une manière conforme à la nature de l'homme & au bien de la société.*

Part. II.

F



Toutes ces différentes vues me paroissent liées entr'elles d'une manière nécessaire ; & comme elles font une fuite de la constitution & de l'état naturel de l'homme , & dépendantes les unes des autres , on ne fauroit les séparer , ou du moins , à parler généralement , l'homme ne fauroit naturellement s'arrêter à l'une & négliger les autres. Il ne faut donc pas considérer la société qui se termine uniquement à l'union de deux personnes de différens sèxes pour le plaisir ; elle doit être au contraire envisagée comme une société relative , & pour ainsi dire , préparatoire à la société paternelle & à la famille.

En suivant ces principes , je trouve qu'il est essentiel à toute société que l'on y ait également égard à l'intérêt de tous ceux qui y entrent , & qui en font partie nécessaire. Toute société renferme l'union de plusieurs personnes pour une même fin , pour un avantage commun : il faut donc , autant qu'il est possible ,

*pourvoir ici à l'avantage de tous en général, & de chacun en particulier ; c'est la règle de l'équité qui le veut ainsi. Voici donc, Milord, le résultat de toutes ces réflexions ; c'est que la règle que la nature & la raison veulent que l'homme suive, par rapport au plaisir de l'Amour & au Mariage, doit être prise de l'avantage du père, de la mère & des enfans, & que c'est l'utilité combinée de ces trois personnes, sagement ménagée entr'elles & rapportée en dernier ressort au bien de la société en général, qui doit servir ici de premier principe & de règle fondamentale. Mais, direz-vous encore, si c'est uniquement la conservation de l'espèce, & la réparation du genre-humain que l'Auteur de la nature a eu en vue, en donnant à l'homme cet instinct qui le porte au plaisir, étoit-il nécessaire de donner tant de vivacité à cette inclination ? N'auroit-il pas été beaucoup plus convenable d'en modérer le degré & la violence ? Et puisque la na-*



ture , cette sage mère , ne fait rien inutilement , n'est-il pas plus raisonnable de penser qu'elle a laissé aux désirs naturels de l'homme , une carrière plus libre & plus étendue que n'est celle que vous lui assignez ?

Je vous avoue , Milord , que cette difficulté est considérable ; je ne vous dissimulerai point que j'en sens aussi-bien que vous , toute la force. N'est-il pas en effet surprenant , que la nature qui agit toujours avec lenteur , & pour ainsi dire , avec épargne ; qu'elle , dont les opérations ne sont jamais violentes , & qui ne va jamais qu'avec règle & mesure , ait donné un si grand degré de vivacité aux désirs naturels de l'homme , & qu'en même-temps elle l'ait restreint dans de si étroites limites ? A quoi bon ces désirs toujours renaissans , si la réparation du genre-humain est le seul but où tout doit aboutir ? Voilà , direz-vous , bien de la dépense perdue , & qui semble même d'autant plus mal em-

ployée , qu'elle met le plus souvent l'homme dans un état de combat & de guerre intestine , dont il se feroit bien passé.

Ne vous impatientez pas , Milord ; je vous prie : tâchons de débrouiller tous ces cahos , essayons de pénétrer plus avant dans les ressorts les plus cachés de la nature ; peut-être lui arracherons-nous son secret , & qu'en dévoilant ses mystères les plus couverts , nous trouverons enfin le dénouement & la clef de tout le mystère.

Non , sans doute , Milord , la nature ne fait rien inutilement ; je conviens avec vous du principe , tout doit avoir son usage , tout doit tourner à l'avantage même & au bien de la créature ; aussi suis-je convaincu , que dans cette occasion , comme dans toutes les autres , elle a suivi constamment une si belle & si sage règle. Oui , Milord , il étoit nécessaire de donner à l'instinct ce degré de vivacité & de douceur qui s'y rencontre : car

outré qu'il est aisé à l'homme , quand il veut faire usage de sa raison , de modérer ce qu'il peut y avoir de dangereux dans ces transports ; il est certain d'ailleurs , qu'il lui en revient plusieurs avantages considérables.

En général , à quoi pensez-vous , Milord , que nous soyons redevables de ces agrémens que nous trouvons tous les jours dans le commerce des femmes ? Leur douceur , leur vivacité , la délicatesse de leurs sentimens y contribuent sans doute considérablement , mais elles n'en sont pas les seules causes. Il y en a une autre , qui , pour être plus cachée , n'agit pas moins puissamment , & qui fait même valoir toutes les autres ; ces nœuds secrets , cette sympathie naturelle qui sont l'effet du tempérament , y entrent sans doute pour beaucoup ; c'est-là la source de cette complaisance réciproque , & de ces attentions obligeantes que nous avons les uns pour les autres ; c'est de là que

vient cette police , qui adoucissant insensiblement ce qu'il peut y avoir de rude & de trop fort dans le naturel de l'homme , & corrigeant en même-temps ce qu'il y a de trop foible dans le caractère des femmes , & leur donnant plus de force , contribue ainsi merveilleusement à réunir ces deux parties du genre-humain , & à ferrer les nœuds de la société.

D'ailleurs, croyez-vous, Milord, que sans l'aide d'un penchant aussi vif & aussi doux que l'est celui qui rapproche les deux sexes , l'homme se fut porté volontiers & de lui-même , à contribuer à la réparation du genre-humain ? Pour moi, je suis persuadé, que pour peu que l'on eut affoibli la sensibilité & la vivacité de l'instinct , la raison n'auroit jamais été assez puissante , pour porter l'homme à prendre sur soi , la peine de mettre au monde des enfans , qui sont quelquefois pour les parens une source féconde de chagrins & d'amertume , qui

du moins sont toujours pour l'un un sujet de travail ou de peine. Ce n'est pas sans fondement que la Providence s'est, pour ainsi dire, défiée de la raison à cet égard, & qu'elle fait venir à son secours le tempérament & l'instinct qui entraîne l'homme d'une manière également douce & puissante à réparer les pertes de la société & à suppléer ainsi à ce que la raison auroit pu laisser en arrière.

D'un autre côté, pensez-vous, Milord, que si l'Auteur de la nature avoit donné au plaisir de l'Amour ce degré de modération & de tempérament, la société conjugale n'eut pas infiniment perdu de ses douceurs ? Cette douceur enchanteuse, qui est une suite nécessaire de l'extrême sensibilité que la nature a donné à l'homme à cet égard, est non-seulement par elle-même un très-grand plaisir, mais elle est, à bien dire, la source physique de cette tendre amitié, qui unit les cœurs de deux personnes, & qui y répand tant d'agrémens & de

charmes. Ce n'est pas tout encore ; c'est en même-temps un antidote admirable, un contrepoison assuré contre tous les défagrémens & les chagrins qui naissent quelquefois , & presque d'une manière nécessaire entre les personnes qui sont d'ailleurs les mieux assorties ; l'homme est né pour la société , il est vrai ; toutes ses facultés , toutes ses inclinations portent là ; mais il n'est pas moins certain , que des personnes qui vivent dans une société aussi intime que celle qui est entre deux Epoux , sont , à bien des égards , dans un état d'épreuve : plus on est près l'un de l'autre , plus on est à portée de connoître les défauts de son compagnon ; & une entière familiarité laissant paroître ces défauts dans tout leur jour , ils choquent davantage ; les sujets de plaintes deviennent bientôt égaux des deux côtés ; à la fin l'esprit s'aigrit , & toute la raison du monde a bien de la peine à ramener la tranquillité & la paix. Mais quel est , je vous

prie, le dépit assez violent, ou quelle est l'aigreur assez envenimée qui puisse tenir contre les empressements & les caresses d'un Epoux, ou contre les regards enchanteurs d'une Epouse, qui laisse dire à ses yeux & à son air, ce que la modestie ne lui permet pas de demander à haute voix, c'est ainsi que le lit nuptial est le tombeau des querelles domestiques.

J'ajoute à cela, Milord, que c'est encore de cette vivacité naturelle du tempérament & de l'instinct, que découle, comme de sa source, cette tendresse naturelle des pères pour leurs enfans, tendre gage de leur amour; tendresse qui est si forte, que l'on peut dire qu'elle l'emporte sur tout autre sentiment, & que rien au monde ne sauroit la vaincre. Quel autre principe, je vous prie, pourroit-on donner à l'amour paternel, puisqu'il se fait sentir dans toute sa force au moment même de la naissance d'un enfant, qui n'offre cependant

par lui-même rien que d'informe, de rebutant & de pénible ? Quelle n'est point la foiblesse & l'imbécillité de l'homme au moment de sa naissance ? A combien de besoins, d'accidens & de dangers ne se trouve-t-il pas exposé ? Quels secours peut-il tirer de son propre fonds ? il n'a que les gémissemens & les pleurs ; mais de quel usage lui seroient ses pleurs impuissans, si par un effet de la plus sage mécanique, il n'émouvoit les entrailles d'une tendre mère, jusqu'à la porter à s'oublier elle-même pour prendre soin de cette petite créature ? Dans cet état des choses, que pensez-vous, Milord, que fussent devenus les enfans, si l'Auteur de la nature les avoit entièrement abandonnés à l'homme raisonnable, & s'il n'eut pas fait venir à leur secours l'homme animal ? Quels soins, quelles peines & quel temps ne faut-il pas avant qu'un jeune homme soit amené au point de perfection & de maturité, tant à l'égard du corps qu'à l'é-



gard de l'esprit ? Qu'auroit-on pu attendre là-dessus de l'homme qui n'agit jamais que pour lui-même , si une sage Providence n'avoit eu un soin tout particulier de le porter à prendre sur soi tout ce travail par un instinct plus fort mille fois que la raison ? Il falloit même balancer toutes ses peines par des plaisirs si vifs & si doux qu'ils servissent en même-temps à l'homme de dédommagement & d'un puissant équilibre pour l'engager à ce à quoi il ne se feroit jamais porté sans cela de lui-même & par la seule raison.

Il est si vrai , Milord , que la nature a mis une sorte de proportion entre les plaisirs que l'on trouve dans le Mariage & la peine que les parens sont obligés de prendre pour leurs enfans , que comme les petits des animaux sont beaucoup plutôt en état de se passer du secours de ceux qui leur ont donné la vie , que les enfans des hommes , aussi remarque-t-on que les plaisirs de l'a-

mour ne font en général ni auffi vifs , ni auffi foutenus chez l'animal que chez l'homme : on voit même que par un effet admirable de la fageffe du Créateur , parmi les animaux qui fe nourriffent d'herbes , la fociété entre le mâle & la femelle ne dure pas plus long-temps que le moment même du plaifir , & cela fans doute parce que le lait de la mère eft fuffifant pour nourrir les petits jufqu'à ce qu'ils puiffent eux-mêmes brouter l'herbe ; mais à l'égard des lions , par exemple , & des autres bêtes carnacières , comme la mère ne fauroit de fa proie feule fournir à la fubfiftance & à l'entretien de fes petits , le mâle a foin de chaffer auffi pour eux , la fociété conjugale dure entr'eux auffi long-temps qu'il eft néceffaire à cet égard ; on remarque auffi prefque toujours la même chofe dans les oifeaux. N'est-ce pas là une preuve bien fenfible que l'Auteur de la nature en donnant aux animaux un penchant naturel aux

plaisirs de l'amour, en a en même-temps proportionné le degré de sensibilité à ce qu'exigeoient nécessairement l'avantage & les besoins des petits des différentes espèces, & à la peine que les pères & mères devoient prendre à cet égard.

N'en voilà-t-il pas assez, Milord, pour vous faire comprendre tout le secret de la nature, & pour vous faire sentir quels sont les avantages qui reviennent à l'homme de sa constitution naturelle par rapport au plaisir ? Cela ne suffit-il pas pour justifier le Créateur à cet égard, & pour apprendre à l'homme, que si d'un côté il peut raisonnablement chercher à satisfaire ses desirs, il ne doit en même-temps le faire qu'avec une sage modération ; que leur vivacité naturelle ne sauroit l'autoriser à s'y livrer sans mesure, puisqu'il peut les modérer en faisant usage de sa raison, & que c'est d'ailleurs dans des vues bien différentes que la nature leur a donné ce degré de vivacité & de douceur.

D'ailleurs, Milord, quelle sagesse admirable ne remarque-t-on pas dans toute cette économie? Quel plaisir & quelle satisfaction ne goûte point l'homme raisonnable quand il étudie la nature? N'avois-je pas raison de soupçonner que le tempérament & l'instinct sont un des présens les plus précieux que l'homme ait reçu de l'Auteur de son existence? Ce n'est plus à présent pour moi une simple conjecture, la chose me paroît évidente.

Mais que direz-vous, Milord, si poussant plus loin mes réflexions, je vous fais voir qu'entre tous les avantages dont je viens de parler, la constitution de l'homme, par rapport au plaisir, est encore un des fondemens naturels de la société en général & un principe physique de la sociabilité? En effet, le Mariage est non-seulement comme la pépinière du genre-humain, mais encore il dispose merveilleusement l'homme à la sociabilité. Ce tendre amour des pè-

res pour leurs enfans fait que l'homme , en devenant père de famille , devient en même-temps beaucoup plus propre à remplir les devoirs de Citoyen ; ses enfans font tout autant d'autres lui-même ; ce font des branches d'un même tronc , qui ne font qu'un tout avec lui , & pour lesquelles l'homme ne s'intéresse pas moins que pour soi-même ; aussi l'expérience fait-elle voir que , toutes choses d'ailleurs égales , ceux-là font de beaucoup meilleurs Citoyens qui font pères de plusieurs enfans que ceux qui vivent dans le célibat ; c'est que les premiers tiennent à la société par beaucoup plus de liens ; c'est proprement ici une extension d'amour propre ; l'on peut donc déjà affurer à cet égard que la constitution naturelle de l'homme par rapport au plaisir de l'amour renferme en elle-même comme les premières semences de la sociabilité.

J'ose même dire , Milord , que cette disposition naturelle de l'homme au plaisir ,

fir , à la considérer en général , donne à l'ame *un caractère , & , pour ainsi dire , une trempe de douceur & d'humanité.* Tout ce qui met les hommes dans une dépendance les uns des autres par rapport à leurs plaisirs , contribue infiniment à donner à leurs mœurs une impression de tendresse & d'humanité , si nécessaire au bonheur de la société en général : aussi a-t-on remarqué que ces hommes disgraciés de la nature , qui sont , pour ainsi dire , morts au moment de leur naissance , ou les victimes d'une main barbare , sont de tous les mortels les plus infociables ; gens durs & cruels , incapables de compassion & inaccessibles à la piété. Au contraire les naturels les plus durs & les plus farouches , deviennent modérés , humains & traitables , dès que l'on peut parvenir à toucher en eux cette partie sensible & délicate ; on vient à bout des passions mêmes les plus violemment émues. Ce sont là tout autant d'effets heureux du tempérament &

du penchant naturel de l'homme , qui agit , à la vérité , d'une manière cachée & infensible , mais toujours également puissante & victorieuse.

Et ne pensez pas , Milord , que ce ne soient là que de belles idées ou un système fait à plaisir ; il ne me seroit pas difficile de vous faire voir que c'est dans le fait & dans ce qui se passe tous les jours dans le monde que j'ai puisé ces remarques. Le Roi David , au plus fort de sa colère contre Nabal , dans le temps qu'il avoit juré d'exterminer toute sa maison & qu'il étoit en chemin pour l'exécuter , put-il résister aux représentations & aux prières d'Abigaïl ? Les Sabins si cruellement outragés par les Romains , qui , contre le droit des gens & de l'hospitalité , avoient enlevé leurs filles & leurs femmes , purent-ils conserver leur juste colère , & satisfaire leurs ressentimens à la vue de ces mêmes femmes qui les conjurèrent de modérer leurs transports ? Le combat étoit déjà

engagé bien avant & très-opiniâtre , même au milieu de Rome , lorsque les Sabines se jetèrent courageusement au milieu des combattans ; leurs prières & leurs larmes suspendent tout d'un coup l'animosité réciproque ; un charme secret & puissant fait tomber les armes des mains du Soldat , & , par la plus inopinée résolution , ces deux peuples deviennent amis au moment même où ils cherchoient à se détruire.

L'Histoire Romaine me fournit encore un fait très-remarquable sur ce sujet & que je ne saurois me résoudre à passer sous silence , c'est celui de *Coriolan* ; vous savez , Milord , quel étoit le caractère & quel fut le sort de ce fier Républicain ; c'étoit un homme sage , désintéressé , attaché inviolablement à l'observation des Loix , & de la plus haute valeur , mais en même-temps dur & impétueux , sévère aux autres comme à lui-même ; vous savez comment , après s'être déclaré hautement contre les en-



treprises des Tribuns, il fut enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel ; il se retire chez les Volsques, & leur ayant fait prendre les armes contre les Romains, il entre dans les terres de ces derniers ; tout plie devant lui ; Rome même tremble & se voit en danger ; on envoie des Députés à *Coriolan* pour le prier de donner la paix à sa patrie, mais ce fut inutilement ; nouvelle députation, aussi infructueuse que la première ; le Sénat consterné résout d'envoyer de troisièmes Députés à ce Général inexorable, & pour mieux réussir, il nomme pour cela les Ministres de la Religion ; mais cette troisième tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes ; *Coriolan* toujours inflexible, les renvoie. Enfin, pour dernière ressource, le Sénat députe la mère & la femme même de *Coriolan*, accompagnées d'une infinité d'autres Dames Romaines. *Coriolan* averti de leur venue, se prépare à les recevoir avec tout le

517 x

respect qui leur étoit dû , & à ne leur rien accorder d'ailleurs , mais il comptoit sur une dureté dont il ne fut pas capable ; cet homme fier , que deux députations du Sénat n'avoient pu fléchir , sur qui les Ministres même des Dieux n'avoient rien pu gagner , n'eut pas plutôt vu sa femme & tout ce cortège , touchant des Dames Romaines , que l'esprit de vengeance fit place chez lui aux sentimens de la nature ; & le même homme qui avoit résisté aux sollicitations & aux prières de tout ce qu'il y avoit de considérable dans Rome , ne put tenir un moment contre les sollicitations & les larmes des femmes Romaines. C'est ainsi , Milord , que Rome & la République entière furent sauvés du péril qui les menaçoit , par ses attraits puissans & enchanteurs , & par cet instinct & ces inclinations naturelles qui ont tant de force sur le cœur de l'homme.

Voilà donc quels sont les heureux effets du tempérament ; voilà quelles en

font les influences par rapport à la société; ce font là sans doute les vues que la Providence s'étoit proposée; ne sont-elles pas toutes dignes de la sagesse du Créateur?

C'est-là, Milord, ce que j'avois à répondre aux questions que vous m'avez faites: pardonnez-moi si je me suis trop étendu sur ces généralités. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de bien développer les premiers principes d'un sujet aussi intéressant. J'abuserois de votre patience si j'entreprendois d'entrer dans le détail des questions particulières sur le mariage; vous entendez à demi-mot, & vous ferez aisément vous-même l'application de ces principes généraux. Je suis, Milord, avec la considération la plus sincère & la plus respectueuse, &c.

*Fin de la seconde & dernière Partie.*

75761947





